

## PARMI LES LIVRES

Institut protestant de théologie | « Études théologiques et religieuses »

2007/2 Tome 82 | pages 271 à 303

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.0822.0271

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2007-2-page-271.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

© Institut protestant de théologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## PARMI LES LIVRES

---

### BIBLE

---

André LACOCQUE, dir., *Guide des nouvelles lectures de la Bible*, trad. Jean-Pierre PRÉVOST, Paris, Bayard, 2005. 24 cm. 367 p. ISBN 2-227-47173-5. € 45.

Pour étudier scientifiquement les textes bibliques, l'exégèse historico-critique a été la méthode par excellence jusque dans les années 1970. La longue domination de cette technique d'interprétation a permis d'apprécier ses points forts mais également de découvrir ses insuffisances. Ainsi, dans les années 1970, les premiers exégètes, particulièrement ceux du continent américain, mettent en lumière certaines carences de la méthode historico-critique. Ils proposent de nouvelles méthodes pour étudier les textes bibliques avec leurs propres outils.

Aujourd'hui, il y a profusion de méthodes exégétiques provenant de différentes parties du monde. Cela rend difficile la tâche de l'exégète qui souhaite garder une vue d'ensemble. Cet ouvrage vient à son aide pour mettre un peu d'ordre dans la palette des méthodes critiques actuellement disponibles. Dans cet ouvrage, leur nombre n'est pas exhaustif mais représentatif.

Quatorze contributions ont été retenues explorant quatorze approches différentes du texte biblique. Elles sont réparties en quatre catégories : lectures littéraires, lectures psychosociales, lectures

politiques et lectures interpellantes. Chaque catégorie comprend des articles écrits par des auteurs d'origines diverses. La catégorie des lectures littéraires comporte trois articles : R. ALTER, pour une *critique littéraire* ; J.-N. ALETTI, pour une *lecture rhétorique* et J. A. SANDERS pour une *lecture canonique*. Dans le groupe des lectures psychosociales figurent les articles de D. N. FEWELL, *lecture féministe*, de T. OVERHOLT, *lecture culturelle et anthropologique*, de J. H. ELLIOTT, *lecture socioscientifique* et de W. ROLLINS, *lecture psychologique*. Dans la série des lectures politiques on trouve une *lecture libérationniste* de S. CROATTO, une *lecture idéologique* de D. JOBLING, une *lecture postcoloniale* de F. SEGOVIA, une *lecture impérialiste* de W. CARTER et une *lecture politique* de N. ELLIOTT. Les lectures interpellantes forment la dernière catégorie qui contient deux contributions : une *lecture postmoderne* d'A. K. M. ADAM et une *lecture globaliste* de D. PATTE. En général, chaque article est conçu de la même manière. Dans la première partie, l'auteur explique la méthode, présente ses caractéristiques et retrace son histoire. Dans une seconde partie, un passage biblique, soit du Premier Testament soit du Second Testament, est étudié à la lumière de la méthode proposée.

Cette collection d'articles permet de se faire une idée de la richesse interprétative des textes bibliques. Il est regrettable, toutefois, qu'il n'y ait aucune

contribution d'un auteur africain ou asiatique. L'Asie, et en particulier l'Inde, propose également des lectures postcoloniales et culturelles intéressantes.

Daniel A. GLOOR

---

Jaroslav PELIKAN, *À qui appartient la Bible ? Le livre des livres à travers les âges*, trad. D.-A. CANAL, Paris, La Table Ronde, coll. « Religions », 2005. 22 cm. 334 p. ISBN 2-7103-2767-8. € 22.

---

Il n'est pas courant qu'un livre d'histoire soit traduit en français l'année même de sa parution en anglais. L'intérêt du présent ouvrage explique probablement la rapidité de cette traduction : dû à un historien de renom, connu notamment pour son magistral panorama de *La tradition chrétienne* (paru en traduction aux PUF), il cherche à « dire comment toutes [les] Bibles différentes sont les mêmes, mais aussi comment et pourquoi chacune d'elles est différente – non seulement dans son contenu initial, mais aussi dans la façon dont il a été lu et interprété, et pour expliquer pourquoi cela a gardé de l'importance » (p. 17), notamment dans le cadre des relations entre juifs et chrétiens.

Cet ouvrage se situe dans la plus pure tradition anglo-saxonne : élégamment écrit (et dans l'ensemble bien traduit), il aborde des questions complexes avec une concision et une clarté remarquables, évitant les généralisations abusives et les termes techniques ; les sujets débattus sont signalés, mais ne font pas l'objet de traitements ardu. Ce panorama devrait par là même être accessible à un très large public, à qui il fournira de précieux aperçus sur la formation de la Bible et sur les contentieux exégétiques dont elle est encore l'objet. Les dernières sections de l'ouvrage sont toutefois d'une qualité inférieure au reste : les termes latins et les

concepts entre guillemets y sont plus nombreux qu'ailleurs ; plusieurs développements ne sont pas dépourvus d'accents parénétiques et apologétiques (p. 283, 286, 301 *sq.*), déplacés sous la plume d'un historien et difficilement recevables pour un non-croyant.

La faiblesse principale de cet ouvrage réside dans la présentation que P. donne de la formation du canon. Sur de nombreux points, les affirmations qu'il avance ou les silences de son exposé posent un problème. Ainsi, p. 151-152, on s'attendrait à ce que soit mentionné, parmi les facteurs expliquant la genèse du canon, le souci de déterminer quelles étaient les lectures acceptables dans le culte ; p. 152, la datation et la localisation du « fragment de Muratori » mériteraient plus de nuances (comme d'ailleurs ce qui est dit de l'assemblée de Jamnia, p. 71) ; les p. 154-155, mêlant conciles occidentaux et grecs, régionaux et « universaux », réels et peu sûrs (comme les décisions conciliaires de 382), donnent l'apparence, illusoire, d'un consensus global sur la question du canon au IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. ; p. 155, contrairement à ce que P. laisse entendre, la clôture de l'AT est antérieure au concile de Trente pour l'Occident, postérieure pour les Églises orthodoxes ; enfin, les canons spécifiques aux Églises orientales, qui ont intégré des textes comme la *Troisième Épître de Paul aux Corinthiens*, ne sont absolument pas évoqués. D'autre part, malgré la mention des décisions du XVI<sup>e</sup> s. sur le canon biblique (p. 155), P. semble considérer que la formation de la Bible est achevée avec la fin de l'époque patristique. Il se contente donc par la suite de traiter l'histoire de la réception de ce livre au fil du temps (soit dit en passant, dans ce panorama, la culture contemporaine a la portion congrue, ce qui est dommage). La lenteur avec laquelle la Vulgate s'est imposée, le rôle joué par Alcuin et l'Université de Paris dans la mise au point d'un texte biblique

fiable, les hésitations du christianisme sur le statut des livres deutérocanoniques, le travail d'épuration mené par le concile de Trente (et ses ambiguïtés) et par le décret du concile de Florence qui le précède, la crise des deutérocanoniques qui a agité le protestantisme dans le courant du XIX<sup>e</sup> s., comme les nouveautés que constituent les Bibles à dimension œcuménique sont dès lors laissés de côté, quand bien même il s'agit d'épisodes importants de l'histoire occidentale des textes bibliques.

Il n'est pas surprenant, dans cette perspective, que le sort accordé par P. à la littérature extracanonique ne soit pas satisfaisant : il n'insiste pas suffisamment sur le fait qu'une partie des livres ne figurant pas dans le canon a joui d'un statut important dans le judaïsme comme dans le christianisme. Particulièrement révélateur est le chap. quatre, consacré à « la révélation continuée » dans le judaïsme : sous le terme « apocryphes », P. ne traite que des deutérocanoniques (p. 97), ne signalant pas que le judaïsme a connu une forte production de littérature parabiblique, dont un des fleurons, qui a joui d'une grande autorité dans le judaïsme comme dans le christianisme primitif, est *I Hénoc*. Ce qui est dit des apocryphes chrétiens dans le chap. six est tout aussi problématique : aux p. 142-143, P. construit les apocryphes en opposition avec le NT ; p. 152-153, il omet de signaler que des livres ont été reçus pendant un temps comme canoniques, sans pour autant avoir été finalement retenus dans le canon (comme le *Pasteur d'Herma*s ou la [*Première*] *Épître* de Clément de Rome, sur laquelle Eusèbe de Césarée est explicite dans son *Histoire Ecclésiastique*, III.16).

Tout cela montre que l'auteur n'a apparemment pas suivi les renouvellements de la recherche de ces dernières décennies sur les littératures juives et chrétiennes et sur la formation du canon,

mais il est vrai aussi que leurs résultats sont exposés dans des travaux majoritairement francophones, non traduits en anglais, et que la bibliographie de l'ouvrage est presque entièrement anglophone. Le résultat de ces recherches aboutirait en tout cas à un tableau moins lisse de la formation de la Bible.

En ce qui concerne le protestantisme, les pages que P. lui consacre sont fortement centrées sur le contexte anglophone, comme le précise l'éditeur (p. 258) ; si la notion de *sola scriptura* n'y est pas vraiment expliquée, et si quelques remarques judicieuses sur le statut des Écritures comme « totem » (p. 264) feront utilement réfléchir certains protestants, il aurait été peut-être intéressant, vu le projet global de l'ouvrage, de souligner les conséquences qu'a eues pour la théologie le retour à l'hébreu prôné par la Réforme : ce rapprochement avec le judaïsme a créé une rupture importante avec la théologie antérieure, qui reposait globalement sur le texte grec de l'AT (directement ou *via* la Vulgate) ; le retour progressif du catholicisme aux textes originaux par delà la Vulgate pose des problèmes similaires.

La traduction est dans l'ensemble très lisible, même si la forme choisie pour les noms propres n'est pas toujours heureuse (par ex. Nicolas de Lyra, p. 165), mais il est dommage que le traducteur n'ait pas pris le soin de réviser la bibliographie pour le lectorat francophone : le livre de de Hamel cité p. 319 (ouvrage riche par son iconographie, mais peu fiable dans le détail pour l'histoire ancienne) a été traduit aux éd. Phaidon en 2002 ; celui de Daniélou, mentionné p. 325, a bien évidemment été d'abord publié en français ; l'introduction de Brown (p. 326) a été éditée en traduction par les éd. Bayard en 2000, etc.

La présentation de l'ouvrage est soignée. Mais une importante erreur,

regrettable, s'est introduite p. 151 : l'Évangile de Jean mentionné est en réalité l'Évangile de Thomas !

Rémi GOUNELLE

---

## NOUVEAU TESTAMENT

---

John P. MEIER, *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire. T.I, Les sources, les origines, les dates*, trad. Jean-Bernard DEGORCE, Charles EHLINGER et Noël LUCAS, Paris, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2004. 23 cm. 495 p. ISBN 2-204-07036-X. € 35.

T.II, *La parole et les gestes*, trad. Jean-Bernard DEGORCE, Charles EHLINGER et Noël LUCAS, Paris, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2005. 23 cm. 1330 p. ISBN 2-204-07037-8. € 80.

T.III, *Attachements, affrontements, ruptures*, trad. Charles EHLINGER et Noël LUCAS, Paris, Cerf, coll. « Lectio Divina », 2005. 23 cm. 739 p. ISBN 2-204-07038-6. € 50.

Ces trois ouvrages constituent une véritable encyclopédie sur le Jésus historique, divisée en quatre parties principales. Le premier volume qui pose le problème du Jésus historique, la méthode à utiliser pour l'étudier, ses origines et son environnement est formé des deux premières parties. Le deuxième volume présente le ministère public de Jésus, les derniers jours de la vie de Jésus formant le troisième volume.

La première partie, intitulée « les racines du problème », traite des questions de définitions, de sources et de méthode. L'auteur fait une nette distinction entre le Jésus réel et le Jésus historique. Il est impossible de connaître le Jésus réel, c'est-à-dire ce que Jésus a

pensé, dit, fait et ressenti durant sa vie. Il est impossible de reconstruire un récit raisonnablement complet de sa vie. On peut cependant retrouver le Jésus historique en utilisant les outils scientifiques de la recherche historique moderne, mais il reste une abstraction théorique, une construction scientifique des exégètes modernes. De plus, la quête du Jésus historique ne peut que reconstituer des fragments de mosaïque de ce Jésus qui ne coïncide que partiellement avec le Jésus réel de Nazareth. Les sources retenues par l'auteur pour reconstituer le Jésus historique sont avant tout les quatre Évangiles. Les *Agrapha* et les Évangiles apocryphes sont catégoriquement rejetés comme sources indépendantes et anciennes. Néanmoins, les informations fournies par les quatre Évangiles doivent être triées avec minutie et esprit critique pour espérer à parvenir à des résultats fiables. L'auteur élabore cinq critères primaires pour discerner ce qui peut être considéré comme historique dans les Évangiles : (1) le critère de l'embarras ; (2) le critère de la discontinuité ; (3) le critère de l'attestation multiple des sources ; (4) le critère de la cohérence ; (5) le critère du rejet et de l'exécution de Jésus. Seule l'utilisation simultanée et prudente de plusieurs critères peut aboutir à des résultats convaincants.

La seconde partie commence par les récits de la naissance et de la petite enfance de Jésus. Pour reconstituer les origines de Jésus, trois problèmes se posent : (1) ces récits ne se trouvent que dans Mt et Lc ; (2) quand les deux évangélistes ont mis en forme les traditions de l'enfance de Jésus, pratiquement tous les témoins étaient morts ; (3) les versions de Mt et de Lc contiennent des tensions, voire des contradictions. Après avoir évoqué le problème des sources, l'auteur examine trois thèmes théologiques de ces récits : (1) la naissance à Bethléem ; (2) Jésus en tant que descen-

dant de David ; (3) la conception virginale. La seconde section de cette partie est consacrée aux « années intermédiaires » de la vie de Jésus, c'est-à-dire à son enfance et à son adolescence à Nazareth. Dans le premier chap., l'auteur met en évidence les circonstances extérieures qui ont marqué la vie de Jésus au cours de cette phase intermédiaire. Il mentionne quatre influences externes qui ont contribué à façonner la personnalité de Jésus : le langage, la formation, l'activité professionnelle, les conditions socio-économiques. Dans le second chap., l'auteur décèle les influences internes qui ont modelé la vie et la pensée de Jésus. Ces influences sont regroupées en deux paragraphes : (1) la famille immédiate, à savoir ses parents, ses frères et sœurs ; (2) son statut laïc. Cette seconde partie se termine par une chronologie de la vie de Jésus. Dans un premier temps, l'auteur étudie les principaux indicateurs chronologiques du NT qui permettent de tracer une première ébauche. Dans un second temps, ce premier tableau rudimentaire est affiné. Toutefois, l'auteur précise que les dates de la vie de Jésus restent approximatives.

Après la mise en place du décor de la scène sur laquelle devait venir le Jésus adulte (tome I), le deuxième tome présente les paroles et les actes de Jésus au cours de son ministère public. Ce tome II se compose de trois grandes parties respectivement intitulées : le mentor, le message et les miracles. La première partie, « le mentor », s'intéresse à Jean le Baptiste. Deux chap. lui sont consacrés. Dans le chap. initial, l'auteur tente de comprendre le ministère, la prédication, le baptême et la mort de Jean indépendamment de sa relation à Jésus. Le portrait du Baptiste qui se dégage est celui d'un prophète juif annonçant l'imminence d'un jugement par le feu qui allait engloutir le peuple de Dieu. Ce dernier ne peut se protéger

de la colère à venir que par la repentance, la conversion et l'acceptation d'un baptême administré une fois pour toutes. Selon le Baptiste, le jugement final devait être effectué par un personnage eschatologique qu'il ne nomme pas explicitement. Dans le second chap., l'auteur traite des relations de Jean et de Jésus. Bien que Jésus ait imité la pratique baptismale de Jean, il a toutefois déplacé l'accent de sa prédication pour passer du jugement imminent de Dieu par le feu à l'offre de la miséricorde et du pardon de Dieu. Néanmoins, Jésus, à la suite de Jean, n'a jamais renoncé à annoncer une venue future de Dieu pour juger le monde. Bref, dans son propre ministère, Jésus a repris ce qu'il a hérité de Jean le Baptiste en l'adaptant et en l'interprétant à nouveau.

La deuxième partie concerne « le message » de Jésus. Le premier chap. est consacré à l'étude de l'arrière-plan du « royaume de Dieu ». Le concept de « royaume de Dieu » apparaît comme un symbole central dans les paroles de Jésus. Jésus a mis cette annonce du royaume consciemment au cœur de son message vu que ce symbole n'apparaît pas comme central dans l'AT, les pseudépigraphes et Qumran. Le chap. suivant est consacré à l'examen d'un certain nombre de paroles capitales relatives au royaume de Dieu à venir. Au cours de cette recherche, l'auteur dévoile que dans le symbole du « royaume de Dieu » Jésus a vu l'expression de la venue définitive de Dieu dans un avenir proche pour mettre un terme au présent ordre oppressif et pour établir sa souveraineté sur ce monde. Mais Jésus n'a pas fixé de calendrier pour l'avènement du royaume. Dans le troisième chap., l'auteur étudie certaines paroles qui parlent du royaume de Dieu comme réalité présente dans le ministère de Jésus. Cette étude soulève trois questions : (1) la relation exacte entre le royaume qui vient et le royaume déjà présent ; (2) la

perception qu'avait Jésus de lui-même, de sa place et de sa fonction dans le drame eschatologique qu'il proclamait ; (3) le rapport de la proclamation du royaume perçu comme présent dans les miracles.

La question des miracles occupe la troisième et dernière partie du tome II. Dans le premier chap., l'auteur traite brièvement des problèmes posés par l'idée de miracle pour un lecteur moderne. Le chap. suivant aborde le problème des miracles dans l'Antiquité. Une attention particulière est portée à la distinction entre le miracle et la magie. Au troisième chap., l'auteur s'intéresse aux miracles de Jésus tels que les relatent les quatre Évangiles. Il tente d'élucider l'historicité des miracles à l'aide des cinq critères formulés dans la première partie du tome I. Les critères d'attestation multiple et de cohérence confirment le caractère historique des miracles accomplis par Jésus. Dans les quatre derniers chap., il examine les différents types de miracles effectués par Jésus (les exorcismes, les guérisons de troubles physiques, les résurrections de morts, les miracles dits de la nature) et évalue leurs possibles éléments historiques.

Si les deux premiers tomes sont centrés pour l'essentiel sur Jésus lui-même, le tome III élargit le faisceau du projecteur à l'environnement humain de Jésus. L'auteur y examine le réseau des relations de Jésus, à savoir les individus et les groupes juifs qui étaient en interaction avec lui. Ce tome III est divisé en deux parties. La première partie traite des relations de Jésus, aussi bien amicales que conflictuelles, avec les personnes juives de divers types qui le suivaient. La seconde partie examine les relations de Jésus avec les groupes ou les mouvements juifs concurrents. Dans la première partie, les gens qui suivaient Jésus sont rangés en trois cercles concentriques. L'analyse débute

par le cercle le plus extérieur des gens qui suivent Jésus et progresse vers le centre. Ce procédé permet d'avancer méthodiquement en partant des affirmations les plus générales vers les plus particulières sur Jésus. L'auteur commence par le cercle extérieur des foules ; puis, il étudie le cercle médiant « des disciples » pour tenter de clarifier les traits communs qui caractérisent la condition de disciple ; finalement, il se concentre sur le cercle le plus proche, celui des « Douze », d'abord en tant que groupe, puis en tant qu'individus. L'auteur porte une attention particulière à la nature et à la fonction des « Douze » vu que ce cercle a joué un rôle prépondérant dans la conduite, dans la conclusion et dans la continuation du ministère de Jésus.

La seconde partie est également divisée selon un schéma tripartite. En premier lieu, l'auteur esquisse un portrait du mouvement pharisien. Une étude approfondie est faite des pratiques et des croyances des pharisiens. Dans le chap. suivant, il tente une description historique des sadducéens : leur histoire, leur statut socio-économique et politique, leur doctrine. Dans le troisième chap., il s'intéresse aux autres groupes juifs : les esséniens et la communauté de Qumran, les samaritains, les scribes, les hérوديens, les zélotes. À part la description de ces groupes hétéroclites, il met également en avant les ressemblances et les différences majeures entre Jésus et ces groupes. Ce tome trois se termine par une conclusion qui essaie de comprendre comment les acquis de ce volume sont en cohérence avec les deux premiers tomes. Ainsi, l'auteur revient aux racines de Jésus (tome I) et à son ministère (tome II). Cette partie s'achève avec une présentation de la structure et de l'identité données par Jésus à son mouvement et un résumé sur ses concurrents.



Dans le dernier volume, l'auteur se penche sur quatre types d'énigmes qui entourent le Jésus historique : l'énigme de l'enseignement de Jésus concernant la Loi, les énigmes des paraboles de Jésus, les énigmes des auto-désignations de Jésus et enfin l'énigme de sa mort.

Cette œuvre est époustouflante et magistrale. Une masse énorme de sources a été consultée avec grand soin et minutie. La présentation est très claire et la langue facile à comprendre. Les discussions avec des opinions opposées viennent enrichir cette source unique de la « troisième quête » du Jésus historique. On ne peut qu'être admiratif devant le travail brillant accompli par cet auteur.

Daniel A. GLOOR

---

Jan G. VAN DER WATT, éd., *Salvation in the New Testament. Perspectives on Soteriology*, Leiden/Boston, Brill, coll. « NTS 121 », 2005. 24 cm. xvi-529 p. ISBN 90-04-14297-5. € 125/\$ 169.

---

Le but de ce recueil d'articles est d'exposer la nature et le pouvoir du langage sotériologique dans les écrits néotestamentaires. Les auteurs néotestamentaires mettent en évidence différentes images et métaphores pour exprimer l'événement et le moment du salut.

Cet ouvrage est le fruit d'un colloque qui s'est déroulé à la Faculté de Théologie de Pretoria en Afrique du Sud. Presque tous les auteurs sont d'origine sud-africaine et ont participé à cette conférence. Les articles présentés recouvrent l'ensemble des écrits néotestamentaires à l'exception de 2 Th et de 2 P. Les différentes contributions ont été regroupées en trois sections suivant l'ordre canonique des livres néotestamentaires.

Dans la première partie sont rassemblés les articles touchant au thème du

salut dans les 4 Évangiles et Ac. La deuxième partie n'est pas composée selon l'ordre canonique des Épîtres pauliniennes mais selon les thèmes repérés dans ces dernières. De cette manière, des répétitions inutiles ont pu être évitées. Les deux premiers articles clarifient l'expression « pour nous » et le terme « grâce ». Les trois essais suivants exposent les métaphores légales dans Rm, la métaphore de rédemption ainsi que la métaphore de réconciliation dans la littérature paulinienne. Les deux études subséquentes examinent les métaphores du salut dans Col et Eph de même que dans 1 Th. Le dernier article de cette seconde partie est consacré aux Épîtres pastorales. La troisième partie regroupe les Épîtres générales (Jc, 1 P et 1/2/3 Jn), He et Ap.

Le chap. final résume d'abord les points importants des recherches présentées dans les trois parties. Des éléments similaires du langage sotériologique sont discernables dans chacune des trois parties. Néanmoins, la diversité des images utilisées dans les différents écrits néotestamentaires est importante. Ce constat conduit ensuite à une réflexion sur la fonctionnalité et le potentiel sémantique de cette variété d'images. Ces images décrivent la situation désespérée de l'humanité et la relation brisée entre cette même humanité et Dieu. Puis, elles expriment – en termes légaux, sociaux et rituels – ce que Dieu a fait pour cette humanité perdue. Finalement, ces images montrent la restauration de la relation entre Dieu et l'humain. L'éditeur conclut en affirmant qu'il n'y a pas une image unique capable d'exprimer la totalité de l'événement du salut. Les différentes images et métaphores reflètent des situations historiques spécifiques. Aucun auteur néotestamentaire ne développe un système sotériologique complet. Les images et métaphores employées accentuent des aspects différents de l'événement du salut répondant



à des circonstances historiques spécifiques.

Les articles de cet ouvrage sont bien présentés et témoignent d'une recherche approfondie. Une fraîcheur bienvenue se dégage de ces diverses contributions en mettant en avant la grande richesse et la variété du langage sotériologique dans le NT. Les auteurs montrent à quel point ce langage est enraciné dans les expériences historiques des différentes communautés chrétiennes du début de notre ère. Cela permet de reprendre et de réadapter cette mosaïque du langage sotériologique par et pour nos communautés contemporaines.

Daniel A. GLOOR

---

Nathalie SIFFER-WIEDERHOLD, *La présence divine à l'individu d'après le Nouveau Testament*, Paris, Cerf, coll. « Lectio Divina 203 », 2005. 21 cm. 437 p. ISBN 2-204-07545-0. € 45.

---

Dans cet ouvrage, bien écrit et très abordable l'auteur éclaire le caractère personnel que peut comporter la présence divine. Elle s'intéresse au bénéfice qu'apporte la présence divine à tel ou tel individu. Deux types de formule expriment la présence divine à l'individu : « Dieu est *avec* (*meta* et *sun*) » et « Dieu est *en* (*en*) ». Le premier type de formule est appelé « formule d'accompagnement » alors que le second type est qualifié de « formule d'intériorité ». L'étude se limite à ces deux types de formule. Dans la première partie, l'auteur considère la présence divine *avec* quelqu'un ; dans la seconde partie, elle examine la présence divine *en* quelqu'un.

Les deux parties sont structurées d'une façon similaire. Le premier chap. examine les deux formules « être avec » et « être en » dans l'AT : bien qu'elles y

figurent, le motif de la présence divine en l'individu n'y est attesté qu'exceptionnellement. Le deuxième chap. traite des deux formules dans le NT. C'est cette partie de l'étude qui est la plus fouillée. La présence divine avec quelqu'un est étudiée dans les Épîtres pauliniennes, le corpus lucanien et l'Évangile de Jean. C'est le corpus lucanien qui atteste le plus souvent la formule d'accompagnement. Quant à la présence divine en quelqu'un, l'étude ne se restreint pas au seul verbe être (*eimi*) mais comprend aussi les verbes demeurer (*menô*) et habiter (*oikeô*). La formule de l'intériorité se trouve presque exclusivement dans les corpus paulinien et johannique. L'auteur divise l'étude de ces deux corpus en deux sections. La première section est centrée sur la présence de Dieu dans le Christ ; la seconde section parle de la présence divine en l'homme. Le troisième chap. porte sur la signification et la portée théologique des deux formules. L'un des résultats de cette recherche minutieuse montre que les deux formules révèlent la réalisation du dessein de Dieu.

L'ouvrage s'achève par une conclusion qui résume les résultats les plus marquants de l'étude. La formule d'accompagnement s'applique à des envois en mission et à des vocations. L'envoyé est protégé, soutenu et assisté par Dieu. La formule d'intériorité exprime une relation plus intense et plus intime. Cette formule insiste sur le motif de l'inhabitation, de l'imminence, de la communion. Ces deux formules expriment chacune un état particulier et un champ spécifique de l'action divine. Elles accentuent également l'engagement exigé de la part de l'homme. La présence divine met au jour une exigence éthique et une consécration absolue de l'homme à la proclamation de l'évangile.

L'ouvrage est clairement structuré, bien informé et clarifie magnifiquement la relation particulière entre l'individu et Dieu. Il met en garde contre le côté émotif et dévot de cette relation qui est lourdement accentué par certains milieux chrétiens. L'auteur souligne tout particulièrement l'impact de la présence divine sur la conduite de l'homme qui ne peut être réduite à une question d'émotion et de dévotion.

Daniel A. GLOOR

---

Simon LÉGASSE, *Les fêtes de l'année. Fondements scripturaires*, Paris / Montréal, Cerf/Médiaspaul, coll. « Lectio Divina 205 », 2006. 22 cm. 242 p. ISBN 2-204-07671-6. € 23.

---

On ne présente plus Simon Légasse, l'exégète de Toulouse dont la renommée n'est plus à faire. Retraité depuis plusieurs années maintenant, il nous propose régulièrement des commentaires bibliques et des monographies thématiques où ses talents d'exégète rompu à la méthode historico-critique sont l'assurance d'un travail sérieux et informé pour le lecteur éclairé. Ainsi en va-t-il de son dernier ouvrage sur les fêtes chrétiennes. Il revisite les fondements scripturaires des grands moments de la liturgie de l'Église : Annonciation (Lc 1, 26-38), Visitation (Lc 1, 39-56), Noël (Lc 2, 1-20), Épiphanie (Mt 2, 1-12), Présentation (Lc 2, 22-39), Baptême de Jésus (Mc 1, 9-11 et //), Transfiguration (Mc 9, 2-8 et //), Pâques (Mc 16, 1-8 ; Mt 28, 1-20 ; Lc 23, 56b-24, 49 ; Jn 20, 1-29), Ascension (Lc 24, 50-53 ; Ac 1, 6-11), Pentecôte (Ac 2, 1-13). Chaque chapitre est ainsi l'occasion d'une exégèse extrêmement fouillée où aucun détail philologique, historique ou littéraire n'est laissé de côté. Le questionnement est à la fois historique et théologique : l'auteur invite son lecteur, dans un même mouvement, à s'inter-

roger sur l'historicité de certains épisodes tout en prolongeant aussitôt sa réflexion sur la dimension théologique et spirituelle de ces mêmes récits dont il aura montré le substrat mythique et symbolique. La vérité du texte, nous rappelle utilement L., ne réside pas dans la factualité de ce qu'il rapporte mais dans l'interprétation qu'il donne de l'existence croyante dans le monde, devant les autres et devant son Dieu. « Qui n'a pas compris cela peut refermer sa Bible et tout aussi bien la plupart des écrits fondateurs de n'importe quelle religion. Celui qui accepte de se glisser dans cette perspective [...] et d'y puiser son message fondamental, célébrera Noël, Pâques, et les autres fêtes dans la paix et l'allégresse » (p. 235).

Elia CUVILLIER

---

Pierre-Emmanuel DAUZAT, *Judas. De l'Évangile à l'Holocauste*, Paris, Bayard, 2006. 21 cm. 349 p. ISBN 2-227-47163-8. € 21,80.

---

À l'heure où je rédige cette recension Judas est, provisoirement, à la mode. Nul doute qu'au moment où elle sera lue, le petit engouement médiatique suscité – artificiellement et à des fins commerciales – par la publication de *L'Évangile de Judas* appartiendra au passé. On ne parlera plus guère de ce texte apocryphe du IV<sup>e</sup> siècle qui n'intéressera désormais plus que les chercheurs et autres spécialistes de la gnose. Aussi n'en est-il que plus nécessaire de conseiller la lecture de l'ouvrage de D. consacré à Judas. En effet, cet ouvrage sera sans doute passé inaperçu ce qui est très dommage. L'auteur, écrivain et traducteur, nous propose rien moins qu'une histoire de la réception de la figure de Judas aussi complète et précise que possible. Depuis les Évangiles jusqu'à nos jours la fresque est impressionnante : les Pères de l'Église, les

apocryphes, le Moyen Âge, Shakespeare, Rembrandt, Schütz, Bach, les Lumières, Staline, le nazisme (remarquable chapitre !), Cioran et Romain Gary, les Judas russes, yiddish ou orientaux, la liste est loin d'être complète ! D. nous raconte finalement la seule histoire possible de Judas : la nôtre depuis 2000 ans. Héros malgré lui de notre haine la plus tenace, il apparaît en chaque coupable mais aussi en chaque innocent, condamné, exclu ou bouc émissaire. Ce livre est indispensable pour qui s'intéresse à Judas et plus généralement à la façon dont un personnage historique est interprété dans l'histoire. Il montre en effet de façon magistrale combien le personnage littéraire, même lorsqu'il appartient à l'histoire, est avant tout une construction où l'auteur s'interprète de même qu'il interprète ses lecteurs. Quant à ceux qui cherchent aujourd'hui à nous convaincre que l'Évangile de Judas est un document essentiel – et évidemment occulté par l'Église officielle – pour expliquer les origines du christianisme, sans doute faut-il les laisser à ce que l'auteur nomme « l'eucharistie des imbéciles ».

Eliau CUVILLIER

---

James D. G. DUNN, *The Partings of the Ways Between Christianity and Judaism and their Significance for the Character of Christianity*, Londres, SCM Press, 2006<sup>3</sup>. 24 cm. xxxvi-410 p. ISBN 0-334-02999-6. £ 24,99.

---

L'exégète britannique bien connu, James Dunn, propose ici la seconde édition révisée de son monumental travail sur l'histoire de la séparation entre judaïsme et christianisme (première édition en 1991). Après une présentation détaillée de l'histoire de la recherche de Bauer à nos jours, l'ouvrage présente les quatre piliers du

judaïsme du second Temple : monothéisme strict, élection et terre promise, centralité de la Torah et Temple. Il aborde ensuite un certain nombre de points cruciaux pour comprendre la séparation : l'attitude de Jésus vis-à-vis du Temple ; l'affaire relative à Étienne ; le culte dans le christianisme primitif ; l'attitude de Jésus et de Paul par rapport à la Loi et à l'élection ; la question du rejet d'Israël dans le NT ; le développement de la christologie. Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteur s'interroge sur l'importance de la crise de 70 et souligne, avec justesse semble-t-il, qu'il n'est pas possible de parler simplement de « judaïsme rabbinique » comme la seule forme connue de judaïsme à travers l'Empire romain avant le III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Au II<sup>e</sup> siècle, on peut légitimement parler de l'existence d'un « christianisme juif ». La séparation se fait donc d'abord entre le christianisme de la grande Église et ce « christianisme juif » plutôt qu'entre le christianisme dans son ensemble et le judaïsme rabbinique. L'origine de la séparation est à chercher avant 70, du côté des interprétations différentes déjà repérables, en particulier chez Paul, des points centraux que sont la Torah, le Temple et la Loi. Peu à peu ces sectes judéo-chrétiennes disparaissent par absorption, soit dans le judaïsme, soit dans le christianisme. C'est ensuite au II<sup>e</sup> siècle de notre ère que la séparation devient effective entre christianisme officiel et judaïsme rabbinique. La christologie jouera alors un rôle déterminant, de même la constitution d'un canon et le choix de la LXX. On note aussi que les auteurs gréco-romains commencent à établir une différence entre judaïsme et christianisme. À la fin de la seconde révolte juive (132-135), chrétiens et juifs sont clairement distincts et séparés.

Cette trop rapide présentation ne rend pas justice à un ouvrage riche et informé qui aborde l'ensemble des grandes questions historiques et théologiques relatives à ce point central qu'est l'émergence du christianisme comme mouvement autonome. Ce travail constitue une contribution importante à un débat toujours vif car au cœur de ce qui fait l'identité même de la foi chrétienne.

Eliau CUVILLIER

---

Larry W. HURTADO, *How on Earth Did Jesus Become a God ? Historical Questions about Earliest Devotion to Jesus*, Grand Rapids/Cambridge, Eerdmans, 2005. 23 cm. xii-234 p. ISBN 0-8028-2864-2 et 978-0-8028-2864-3. \$ 20/£ 11,99.

---

Le propos de ce livre est d'analyser un phénomène sans comparaison possible à l'époque où il apparaît : le culte rendu à Jésus comme à Dieu dans le christianisme naissant. Après un état de la question dans lequel l'auteur rappelle les différentes façons d'interpréter le phénomène dans la recherche contemporaine, il souligne que cette « dévotion » rendue à Jésus comme à Dieu émerge dans des cercles de disciples marqués par les traditions juives du second Temple. Selon lui, cette « dévotion » se présente comme une innovation à l'intérieur du judaïsme du second Temple et explique qu'il ait été rejeté, ainsi que l'émergence de ce qui sera plus tard le christianisme. Pour rendre compte du maintien de l'unicité du Dieu de l'AT en même temps que de l'émergence du culte rendu à Jésus après sa mort chez ses premiers disciples, Hurtado forge un néologisme : il parle d'un monothéisme « binitarien ». Ce culte « binitarien » rendu de façon égale à Dieu et à Jésus fut une innovation unique et remarquable dans le paysage religieux juif et

païen du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Cette innovation est supposée dans les Épîtres de Paul et semble avoir émergé plutôt dans les cercles judéo-chrétiens que dans les milieux païens moins soucieux de maintenir un monothéisme exclusiviste. Comment expliquer le phénomène ? À l'intérieur des cercles de disciples des premières semaines après la crucifixion, des individus ont expérimenté ce qu'ils ont interprété comme la rencontre avec le Jésus glorifié, adoré par les anges et revêtu des attributs divins. Ils se pensaient chargés d'annoncer l'exaltation de Jésus à la droite de Dieu. On assiste alors à une véritable mutation dans le monothéisme juif du 1<sup>er</sup> siècle.

Une contribution intéressante qui ne laissera sans doute pas indifférent et qu'il vaudrait la peine de mettre en débat d'une part avec les réflexions de Gerd Theissen, « Comment s'est produite la divinisation de Jésus » dans *La religion des premiers chrétiens*, p. 77-109 (cf. *ETR*/78, 2003, p. 567-569) et d'autre part avec les hypothèses développées par Riemer Roukema dans « Le Fils du Très-Haut. Sur les anges et la christologie » (dans *ETR*/77, 2002, p. 343-357).

Eliou CUVILLIER

---

Jérôme MURPHY-O'CONNOR, *Jésus et Paul. Vies parallèles*, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible 144 », 2006. 22 cm. 155 p. ISBN 2-204-07929-4. € 25.

---

L'idée de départ de ce petit ouvrage est originale : l'auteur, exégète de renom qui enseigne à l'École biblique et archéologique de Jérusalem, s'inspire des *Vies parallèles* de Plutarque. Dans cette œuvre majeure de l'Antiquité chacun des vingt-trois volumes contient une double biographie : celle d'un éminent homme d'État grec et celle d'un Romain. De façon plus modeste,

Murphy-O'Connor propose de mettre en parallèle les vies de Paul et de Jésus. À en croire l'auteur, les similitudes entre les deux personnages sont nombreuses : Paul et Jésus sont contemporains (ils ont à peu près le même âge) ; ils ont vécu un même déracinement originel : fuite en Égypte pour Jésus, fuite de Gishala à Tarse pour Paul (d'après Jérôme de Bethléem) ; ils ont tous les deux été contraints de s'adapter à un environnement étranger ; ils ont tous les deux vécu un attachement profond à la Loi puis ont opéré par rapport à elle une « conversion » radicale ; enfin, ils ont tous les deux été exécutés par les Romains. Chacun des chapitres du livre reprend l'une de ces similitudes et la déploie en une analyse serrée des données à notre disposition. C'est d'ailleurs là que se situe la principale faiblesse de l'ouvrage. En effet, l'auteur est contraint de faire parler les nombreuses zones d'ombre qui recouvrent les trente premières années de la vie de ces deux personnages (sans doute le point commun le plus important entre Jésus et Paul !). D'où l'aspect très romancé et très psychologisant de l'ouvrage qui le rapproche, à certains égards, des *Vies de Jésus* du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, l'auteur construit-il une bonne partie de son argumentation sur l'impression forte que la ville de Sepphoris fit sur le jeune Jésus. Ou encore sur l'hypothèse que Paul enfant fut réduit en esclavage avec ses parents. Au plan historique, Murphy-O'Connor accorde une place importante à l'historicité de la fuite en Égypte, de la « naissance virginale » (*sic*) et de l'enseignement de Jésus au Temple. Il table également sur l'authenticité de la seconde Épître à Timothée et développe un long chapitre sur le martyr de Paul à Rome sous Néron. Bref, un ouvrage agréable à lire mais à certains égards décevant. Ceux

qui aiment les reconstitutions historiques où une part importante est faite à la psychologie des personnages – entreprise nécessaire quand il s'agit de pallier l'absence d'informations précises – y trouveront sans doute leur compte. De même ceux qui cherchent à discerner un substrat historique à l'arrière-plan de certains épisodes évangéliques au revêtement mythologique ou légendaire pourtant évident. Ceux qu'intéresse une approche historique et critique de deux figures centrales du christianisme naissant resteront sur leur faim.

Elian CUVILLIER

---

Mercedes NAVARRO PUERTO, *Quand la Bible raconte. Clés pour une lecture narrative. Deuxième partie : Textes de l'Évangile selon Marc*, coll. « Connaître la Bible 42 », Bruxelles, Lumen Vitae, 2006. 21 cm. 80 p. ISBN 2-87324-274-4. € 10.

---

Ce petit ouvrage qui s'inscrit dans une coll. de vulgarisation biblique est le second volet d'une série consacrée à la lecture narrative de textes évangéliques. Ici les passages étudiés sont empruntés à l'Évangile de Marc. Dans le premier chap. est proposée l'analyse du personnage de Marie, mère de Jésus. Le deuxième chap. nous introduit à la double thématique de la peur et du personnage de Pierre. Enfin le dernier chap. est consacré à une approche psychologique des guérisons racontées en Mc 5. L'a. de cet ouvrage est une religieuse espagnole, docteur en psychologie et en théologie, licenciée en sciences bibliques. Elle propose un travail sérieux et informé. Rien de nouveau dans cette analyse, ce qui ne signifie évidemment pas qu'elle est sans intérêt. Au contraire, l'ouvrage peut constituer une bonne introduction à l'analyse narrative des textes bibliques.

Elian CUVILLIER

Yvan BOURQUIN, *Marc, une théologie de la fragilité. Obscure clarté d'une narration*, coll. « Le Monde de la Bible 55 », Genève, Labor et Fides, 2005. 23 cm. 466 p. ISBN 2-8309-1174-1. € 32/CHF 51.

L'auteur de cette thèse de doctorat soutenue à l'Université de Lausanne est bien connu, à la fois des exégètes et des biblistes, mais aussi de ceux qui s'intéressent et s'exercent au conte biblique. Il est en effet l'auteur, avec Daniel Marguerat son directeur de thèse, de *Pour lire les récits bibliques*, manuel d'initiation à l'analyse narrative des textes bibliques qui en est désormais à sa 3<sup>e</sup> édition.

Dans le présent travail, il nous livre le fruit de plus de dix années de recherche sur l'Évangile de Marc. Les deux premiers chapitres abordent la question du récit dans cet Évangile. De façon très méthodique mais aussi très pédagogique, B. propose un premier panorama de la narration marcienne afin d'en percevoir la « tonalité majeure ». Sont ainsi abordées les différentes facettes de l'histoire racontée et de la mise en récit : l'intrigue, les personnages, le cadre, la temporalité narrative, le mode narratif, la « voix » dans le récit, la communication indirecte et le statut du lecteur. Il en ressort que l'intrigue du deuxième Évangile progresse en dents-de-scie et que le paradoxe traverse le récit de la Passion. Il s'ensuit que la narration est truffée d'oxymores implicites qui contribuent au renversement des valeurs et à la déconstruction systématique des schémas rassurants. Cela a pour but de déstabiliser le lecteur dans ses prétentions au savoir. Le chapitre trois s'intéresse au début et à la fin du récit dans les littératures grecque et latine (épopée et tragédie, historiographie, biographie et roman) d'une part, juive (littérature vétérotestamentaire et intertestamen-

taire) et chrétienne (évangiles sauf Marc) d'autre part ; l'auteur peut ainsi préciser les différentes manières dont se joue le passage du monde réel au monde du récit. Ensuite, chapitres quatre et cinq, il analyse successivement l'ouverture et la clôture du récit marcien pour, dans le dernier chapitre, mettre en rapport les particularités du prologue et de l'épilogue et tenter ainsi de percevoir le lien structurel entre début, corps et fin du récit. Le prologue de Marc se distingue par sa complexité qui se manifeste en particulier par trois traits : l'imbrication des domaines interactionnel, intertextuel et intratextuel ; le souci de bien cadrer la vie et l'action du héros ; la volonté d'orienter et de désorienter le lecteur dans un même mouvement. B. met en parallèle la finale suspendue du récit de Marc et l'*Énéide*. Prudemment, il avance l'idée d'un récit *anti-épique* dans la mesure où Marc déconstruit la « grandeur » telle que la dépeignent les épopées antiques – ou modernes ! Le passage du monde du récit au monde réel s'effectue dans la mesure où le lecteur intervient pour que le monde du récit ne s'effondre pas en Mc 16, 8. Pour cela il doit revenir au texte, se mettre à l'écoute de la communication interprétative et accepter l'interpellation en s'engageant dans un long processus de conversion. En fin de compte, il confirme ce que l'exégèse rédactionnelle des années 1950-1970 avait mis en évidence : la théologie de Marc, « théologie de la fracture », se rapproche de la théologie paulinienne (« théologie de la croix »).

Cette brève synthèse ne rend compte que très approximativement d'un remarquable travail où l'auteur conduit son lecteur pas à pas dans l'approche narrative du deuxième Évangile. Pour qui connaît le manuel mentionné au début de cette recension, on peut dire que cette thèse est une application très concrète, précise et savante de l'outil qui y est mis



en place. Si on ajoute qu'outre le souci pédagogique, on sent chez l'auteur une colonne vertébrale théologique solidement structurée, on ne peut que conseiller la lecture d'un ouvrage jamais rébarbatif parce que très bien écrit, prudent dans ses propositions et où B. fait preuve, pour utiliser l'oxymore si chère à Marc, d'une « admirable modestie » ! Un travail qui fera date dans l'approche narrative du deuxième Évangile.

Eliau CUVILLIER

---

Agnès GUEURET, *Le Pas du temps. Oratorio selon Luc*, Île d'Yeu, Le Corridor bleu, 2006. 18 cm. 192 p. ISBN 2-914033-20-6. € 16.

---

Avec « *Le Pas du temps* » un nouveau genre de commentaires bibliques est né. De par sa forme d'abord, qui se veut *poétique* (cf. la préface de l'ouvrage signée Corina Combet-Galland). De par son contenu ensuite, un contenu qui – dépassant les développements des commentaires habituels – oblige à prendre son « temps » pour laisser aux images nées du choc des mots le « temps » de se stabiliser, de se percevoir plus dans l'intuition que dans la compréhension.

Une des caractéristiques du texte biblique est de permettre, siècle après siècle, génération après génération, de nouvelles re-lectures, de nouvelles traductions. C'est aussi en cela que le texte biblique est intrinsèquement poétique. Ce que « *Le Pas du temps* » exemplifie volontairement.

Dans cette ré-écriture, l'auteur n'a pas peur d'endosser les habits du destinataire de l'Évangile lucanien : ce mystérieux « Théophile » du prologue. Ce qui lui ouvre la voie : « Oui, Théophile, recommençons » (p. 17). Si les Évangiles renvoient sans cesse à l'Ancien

Testament : « Vous avez appris qu'il a été dit », ce petit livre en fait autant. D'Abraham à Jésus, dans un merveilleux désordre, tous y passent : Job, Jacob, Juda, Lévi, Ésaïe, l'enfant Jésus, le vieillard Zacharie ou Siméon, Joseph, les bergers, Marie, les Empereurs romains, Élie, Hérode, Sara, Jérémie, Moïse, Jean, Jonas, Élisée, Naaman, Jeanne ou Suzanne, Matthieu, Marc, Jean et Luc, Pierre, André, Marie de Magdala, Jézabel, Marthe, Salomon, Samuel, Noé, Lot, Zachée, César, Satan, Cléophas, Rachel, et même Confucius, Mahomet, Bouddha, Vishnu, Socrate, Gandhi.

Quitte à plagier le prologue lucanien, on pourrait dire : « Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements concernant Jésus, moi – à mon tour (Agnès Gueuret) – je vais tricoter le fil narratif de l'Évangile pour le recomposer à ma façon », ce qui l'amène à dire : « Théophile, bien sûr, il faut recommencer » (p. 41).

Après plusieurs générations de commentaires explicatifs (exégétiques, théologiques, sémiotiques, etc.), voici maintenant un commentaire « projectif », c'est-à-dire qui a pour projet : celui de nous dé-stabiliser, celui de nous « projeter » hors les murs d'une lecture rationnelle.

Comme l'a déjà fait Jean Alexandre, à la suite d'Henri Meschonnic, la mise en page de ce texte, par les différents blancs qu'elle donne à voir suggère une sorte de lecture qui prendrait le « Temps » d'une marche qui se ferait à « Pas » comptés. Le temps de la respiration, le temps de l'appropriation.

La poétique permet toutes les audaces, toutes les suggestions, toutes les appropriations. Si Théophile est régulièrement interpellé à la deuxième personne dans le texte en italique, il laisse place à la troisième personne du récit évangélique en romain. Ce n'est donc pas étonnant



que « *Le Pas du temps* » porte en sous-titre : « *Oratorio selon Luc* ». Chant à plusieurs voix.

Jacques ESCANDE

---

Klutz TODD, *The Exorcism Stories in Luke-Acts: A Sociostylistic Reading*, Cambridge, UK/New-York, Cambridge University Press, coll. « SNTS Monograph Series 129 », 2005. 23 cm, xii-299 p. ISBN 0-521-83804-5. £ 50/\$ 80.

---

K. Todd est professeur de NT à l'université de Manchester. Bien connu des exégètes anglophones pour la plupart de ses travaux liés à la démonologie antique, l'auteur se consacre souvent à l'étude de l'exorcisme en tant que discours social dans le contexte du christianisme primitif. En fait, le présent ouvrage l'amène à analyser le modèle et la rhétorique des récits d'exorcisme en Luc-Actes en utilisant un éventail de sources antiques, orientales, juives, gréco-romaines et judéo-chrétiennes, sur la démonologie. Dans cette étude détaillée et critique, T. tend à mettre en exergue trois choses : (1) l'emploi des mots à connotation magique dans la rhétorique religieuse antique ; (2) l'application de la méthode linguistique contemporaine, de la théorie littéraire et des sciences sociales à l'interprétation des textes chrétiens en comparaison avec les textes primitifs ; (3) l'importance de l'expérience enthousiaste du divin et de la conception primitive de la santé, dans les mécanismes sociaux et culturels antiques dont le christianisme s'est progressivement imprégné. La matière de ces trois thèmes est répartie en quatre parties : (1) le style sociolinguistique et l'exorcisme en Lc 4, 33-37 ; (2) la pureté et l'exorcisme en Lc 9, 37-43a ; (3) la vie du disciple et l'exorcisme en Lc 9, 37-43a ; (4) Paul, l'identité juive, et l'exorcisme en Actes 16, 16-18. Une

introduction et une conclusion les encadrent. Nous avons là un outil précieux qui nous fait connaître un chercheur dont les centres d'intérêt nous conduisent à une lecture objective des récits d'exorcisme contenus dans les écrits lucaniens.

Pour moi, en tant que théologien africain, une telle approche jette une lumière fraîche sur la manière de parler aujourd'hui des récits de miracle et, particulièrement, d'exorcisme. En conclusion, un vœu : que l'auteur n'oublie pas le public francophone ; notamment les facultés de théologie en Afrique pour qui un tel ouvrage serait précieux et pris très au sérieux.

Jimi ZACKA

---

Édouard COTHENET, *La chaîne des témoins dans l'Évangile de Jean. De Jean-Baptiste au disciple bien-aimé*, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible 142 », 2006. 22 cm. 151 p. ISBN 2-204-07865-4. € 20.

---

L'ouvrage s'ouvre sur un constat : l'absence, dans le quatrième Évangile, du vocabulaire traditionnel du kérygme primitif : « prêcher », « évangile », « évangéliser ». En lieu et place, l'évangéliste substitue le thème du « témoignage ». L'auteur se propose alors de faire défiler à la barre les nombreux « témoins » qui, dans l'Évangile de Jean, atteste de la présence de la venue de la Lumière au milieu des ténèbres du monde. Jean-Baptiste d'abord, témoin qui déchiffre le signe de l'Esprit et synthétise l'activité future du Messie par l'image de l'Agneau qui enlève le péché du monde. Ensuite, le témoignage même du Christ sur la naissance d'en haut face à Nicodème (Jn 3). Puis le témoignage du Père sur l'œuvre du Fils (Jn 5), le témoignage des Écritures (Jn 7), une fois encore le témoignage du Fils (Jn 8), celui du Paraclet dans les discours

d'adieu, enfin le témoignage du disciple bien-aimé. Au terme du parcours, il apparaît que la notion de témoignage est fondamentale dans le quatrième Évangile étroitement liée au procès qui se poursuit durant tant d'épisodes et se conclut à l'heure où la défaite apparente se transforme en victoire. Écrit par un exégète expérimenté, rompu à la lecture scientifique des textes bibliques, cet ouvrage est dans le même temps traversé de part en part par un souci pastoral. Ainsi C. dégage-t-il pour ses lecteurs, à la fin de chaque chapitre, des ouvertures spirituelles possibles de sa lecture : méditation sur un vitrail de la cathédrale de Bourges, nombreuses citations tirées des homélies de saint Augustin, mais aussi réflexions sur l'évangélisation et le témoignage. Un petit ouvrage qui rendra d'utiles services à la fois aux exégètes et aux simples croyants qu'intéresse une lecture informée et spirituelle des Écritures.

Eliau CUVILLIER

---

LUC DEVILLERS, *La saga de Siloé. Jésus et la fête des Tentes (Jean 7, 1-10, 21)*, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible », 2006. 22 cm. 224 p. ISBN 2-204-07932-4. € 17.

---

Voici un petit ouvrage qui sera d'une grande utilité pour l'étude du quatrième Évangile. L'auteur, enseignant à l'École biblique et archéologique de Jérusalem, reprend ici l'essentiel d'une thèse de doctorat initialement publiée chez Gabalda, consacrée à la fête des Tentes dans l'Évangile de Jean et plus largement à Jn 7, 1-10, 21. Cette fête est l'une des trois grandes fêtes juives mais, à la différence de Pâques et de Pentecôte, elle n'a pas fait l'objet d'une réinterprétation chrétienne. Dans le NT elle est seulement mentionnée dans l'Évangile de Jean où elle semble jouer un rôle important. Après avoir retracé

l'histoire de cette fête et de sa signification, l'auteur commente l'ensemble de la section qui lui est consacré dans l'Évangile de Jean. Il en conclut que, pour l'Évangile de Jean, cette fête est celle de l'« Envoyé » du Père. L'intérêt de ce travail est surtout de nous proposer une lecture suivie de l'ensemble de la section Jn 7, 1-10, 21. Une analyse fine où l'auteur montre la façon dont la christologie johannique se déploie. On soulignera par exemple la pertinence du choix qui consiste à garder la *lectio difficilior* en Jn 7, 1 : « Jésus n'avait pas pouvoir de circuler en Judée » (au lieu de « ne voulait pas »). Cette lecture semble ne pas correspondre à l'image de la souveraine liberté de Jésus que déploie par ailleurs le quatrième Évangile. L'auteur montre que cette tension est voulue par Jean qui montre Jésus à la fois comme un homme soumis à des contraintes physiques comme le temps, l'espace et la pression des hommes, et qu'il est aussi le Fils du Père envoyé pour donner la vie aux hommes. On notera encore la belle lecture de Jn 9, cet épisode durant lequel Jésus comme nulle part ailleurs dans l'Évangile, sera resté absent du devant de la scène (v. 8 à 34) ; on soulignera également l'interprétation convaincante des *loudaioi* comme figure des responsables religieux du judaïsme contemporain de l'Évangile et non comme désignation des « juifs ». Bref, un petit livre d'autant plus utile que les commentaires en français du quatrième Évangile ne sont pas légion. On attend avec impatience la publication de celui de Jean Zumstein, spécialiste francophone en ce domaine. On peut aussi suggérer à l'auteur de se risquer à une telle aventure.

Eliau CUVILLIER

Tomasz KOT, *La Lettre de Jacques. La foi, chemin de la vie*, coll. « Rhétorique sémitique II », Paris, Lethielleux, 2006. 24 cm. 281 p. ISBN 2-283-61246-2. € 26.

Voici un commentaire de l'Épître de Jacques dont les deux traits distinctifs constituent aussi deux lieux de débat. D'abord, ce commentaire s'inscrit dans une collection destinée à promouvoir la lecture des textes bibliques selon les canons de la rhétorique sémitique telle que Roland Meynet, professeur à la Géorgorienne de Rome, s'en fait le promoteur depuis plusieurs années. Secondement, K. situe son travail dans une perspective résolument œcuménique. Sa volonté de dépasser le clivage Paul/Jacques et la méprise luthérienne sur la lettre de Jacques comme « épître de paille » se fait hors de toute dimension polémique et le commentaire est dédié à ceux qui ont permis la déclaration luthéro-catholique sur la justification par la foi.

Sur la question de la rhétorique sémitique, on ne sera pas surpris de constater que toute l'Épître est divisée en chiasmes et structures concentriques. Sans remettre en question leur existence, force est de constater l'absence d'un travail théorique convaincant sur la question. Au moins l'approche à partir de la rhétorique gréco-romaine peut-elle s'appuyer sur des manuels qui, à l'époque classique, théorisent une pratique avérée – manuels dont ceux qui prétendent déceler des modèles rhétoriques gréco-romains dans les Épîtres de Paul devraient plus souvent s'inspirer ! À l'inverse, les approches à partir de la rhétorique sémitique nous paraissent souvent relever plus du besoin du lecteur moderne de déceler des structures concentriques que de la réalité textuelle. L'autre question est évidemment celle de l'apport herméneutique de tels décou-

pages. On aura compris que le recenseur reste, en ce domaine, un incorrigible sceptique.

Sur l'interprétation proposée tout au long du commentaire, on saura gré à K. de chercher à sortir de l'opposition stérile Paul/Jacques, foi/œuvres. On partagera son avis selon lequel l'auteur de l'Épître de Jacques – on aurait aimé avoir quelques éclairages sur les questions de datation et d'authenticité – ne s'oppose pas à Paul. La question de fond est bien plutôt la suivante : les œuvres servent-elles, comme le dit K., à « vérifier l'authenticité de la foi » où sont-elles une autre façon d'exprimer la nature même de la foi ? Autrement dit, Jacques ne combat-il pas, d'un point de vue judéo-chrétien c'est-à-dire externe aux communautés pauliniennes, une trahison de la compréhension paulinienne de la justification par la foi ? À une foi qui se proclamerait « sans les œuvres », il oppose des « œuvres » qui sont une autre façon d'exprimer ce qu'est la foi. D'une certaine manière, on pourrait dire que les « œuvres de la loi » de la lettre aux Galates correspondent à la « foi sans les œuvres » de Jacques. C'est-à-dire dans l'un et l'autre cas, des marques identitaires, un slogan, une tradition religieuse, un contenu doctrinal, un certain nombre de pratiques par lesquelles on pense avoir possédé une identité devant Dieu et devant les hommes. À l'inverse, ce que Paul désigne comme « foi », c'est-à-dire une rencontre avec le Christ qui fait vérité de l'existence, est désigné par l'auteur de Jacques comme « foi qui agit par les œuvres » (Jc 2, 21) c'est-à-dire la mise en mouvement du croyant par la parole de Dieu entendue et reçue, et qu'il nomme « loi de liberté » (cf. Jc 1, 23-25). L'auteur de l'épître désigne ainsi la parole qui engendre le sujet humain. « Pratiquer » la parole ou littéralement être « créateur » de la parole (cf. Jc 1, 22), c'est regarder le miroir de

son origine (1, 23) et discerner que derrière la loi du monde, il y a une autre « loi » qui fonde le sujet humain. De cette « loi », il ne s'agit pas d'être simple « auditeur » mais encore d'y « demeurer » (1, 25). Non pas deux étapes (comme le suggère l'auteur), mais deux manières d'envisager la même réalité. Les « œuvres » ne vérifient donc pas la foi. Comme l'arbre qui porte du fruit, la foi authentique a des effets de vie dans la vie du croyant et dans le monde (les « œuvres »). Au bout du compte, le débat est bien celui de l'absence du « *sola* » dans la déclaration conjointe luthéro-catholique : en perspective luthérienne la foi n'a pas besoin d'additif, elle est dans le même mouvement foi et œuvre, la justification est donc bien par la foi *seule*. Il reste à relire l'Épître de Jacques dans cette perspective. En ce sens, le présent commentaire – qui s'inscrit dans une lecture catholique de l'Épître de Jacques – est une invitation faite aux théologiens et exégètes protestants à redécouvrir cette Épître. Ainsi le débat pourra-t-il continuer dans le même état d'esprit pacifié qui a présidé à l'écriture d'un texte qui ne laisse pas le lecteur indifférent.

Elia CUVILLIER

---

Michèle MORGEN, *Les Épîtres de Jean*, coll. « Commentaire biblique : Nouveau Testament 19 », Paris, Cerf, 2005. 23 cm. 264 p. ISBN 2-204-07643-0. € 26.

---

Après les vol. consacrés à l'Évangile de Marc par Camille Focant et à l'Épître aux Éphésiens par Chantal Reynier, la nouvelle coll. de commentaires scientifiques du NT éditée par le Cerf s'enrichit d'un nouveau vol. sur les Épîtres de Jean. Il est écrit par Michèle Morgen, professeur de NT à la faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg. Rappelons d'abord l'esprit

et la conception de cette coll. de commentaires rédigés par les meilleurs exégètes catholiques francophones. L'objectif principal de chaque vol. est de faire apparaître la dynamique du texte pris comme un ensemble. Après une traduction, la plus littérale possible, où sont aussi abordées les questions de critique textuelle, puis la bibliographie propre du texte étudié, la partie « interprétation » donne une explication de l'ensemble de chaque péricope en tenant compte de l'articulation du texte. Elle se veut accessible à un large public (enseignants et étudiants en théologie, prêtres, pasteurs, laïcs qui ont une formation théologique, spécialistes des littératures de l'Antiquité). Les mots grecs sont systématiquement translittérés. L'explication du texte peut être, si besoin est, accompagnée d'excursus. La partie « Notes » est plus technique et destinée à éclairer des points relevant de la philologie ou de l'histoire. Elle apporte aussi des états de la question non repris dans la partie « Interprétation ». En outre, chaque vol. comporte une introduction substantielle à l'écrit commenté, une bibliographie d'ensemble et divers index (auteurs modernes, littérature ancienne, thématique).

Dans l'introduction à ce vol. consacré aux Épîtres johanniques, l'auteur, spécialiste de ces Épîtres, aborde d'abord la question du genre de 1, 2 et 3 Jn. Elle considère la première épître comme relevant du genre épistolaire (c'est-à-dire répondant aux critères de la rhétorique épistolaire) et 2 et 3 Jn comme relevant du genre de la lettre. Pour ce qui concerne la paternité des Épîtres, elle est d'avis que les trois Épîtres et le quatrième Évangile n'ont pas été rédigés par un même individu mais par des « auteurs » appartenant à un même cercle johannique. Les liens entre 1 Jn et 2 et 3 Jn sont évidents et permettent de supposer, sinon un même auteur, du moins une école de composi-

tion et de rédaction, ainsi qu'une même communauté de destinataires. La source de la tradition johannique dont nous pouvons retrouver les éléments dans les Épîtres de Jean et dans le quatrième Évangile a été développée par une chaîne de témoins (le disciple bien-aimé, l'Ancien). M. situe la rédaction des Épîtres à la fin du premier siècle, début du deuxième. Sans adopter une position systématique sur ce point, elle se situe dans la perspective d'une relecture de l'Évangile par la première Épître. À l'évidence, des situations conflictuelles ont fortement marqué la rédaction des Épîtres johanniques. Dans la suite de la recherche actuelle, l'auteur reste prudente sur le contexte antidocète ou antignostique supposé des Épîtres johanniques. En définitive, 1 Jn mène un combat pour défendre la justesse de l'énoncé croyant et s'attache à démontrer les fondements du kérygme johannique.

Au bout du compte, un commentaire solide et désormais incontournable. En langue française, il succède à celui de Pierre Bonnard. Ceux qui s'intéressent aux Épîtres johanniques et, plus largement, les exégètes, biblistes et les pasteurs soucieux d'ancrer leur lecture du texte biblique dans une exégèse sérieuse et informée peuvent en faire l'acquisition sans hésiter.

Elian CUVILLIER

---

## ÉTUDES JUIVES

---

Dan JAFFÉ, *Le judaïsme et l'avènement du christianisme. Orthodoxie et hétérodoxie dans la littérature talmudique, I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines-Judaïsme », 2005. 24 cm. 484 p. ISBN 2-204-07759-3. € 49.

---

Le livre de J. traite pour l'essentiel de la perception des judéo-chrétiens par les autorités rabbiniques des deux premiers siècles de notre ère. De manière à introduire un élément de comparaison, il aborde aussi la question des jugements portés par ces mêmes autorités sur un groupe juif dénommé *amei-ha-aretz*, littéralement « peuples (ou : gens) de la terre ». À travers l'étude des sources qui constituent l'« orthodoxie » (rabbinique), l'objectif du livre est ainsi d'analyser deux formes d'« hétérodoxie » juive qui connurent des destins opposés, puisque, si les judéo-chrétiens furent progressivement mis au ban de la société juive, les *amei-ha-aretz* demeurèrent quant à eux une partie intégrante du peuple d'Israël. Très bon connaisseur des textes rabbiniques, Dan Jaffé met à la disposition du public francophone un dossier passionnant, dont les pièces essentielles sont les suivantes : (1) la rencontre de R. Éliézer ben Hyrcanus avec un judéo-chrétien nommé Jacob de Kefar Siknin, qui lui rapporte un commentaire de Dt 23, 19 attribué à Jésus ; le texte raconte que R. Éliézer apprécia cet enseignement, ce qui lui valut d'être suspecté d'hérésie (de judéo-christianisme) à la fin de sa vie (cf. Tosefta Hulin II. 24 *et al.*) ; (2) l'histoire d'Éléazar ben Dama qui, mordu par un serpent, failli être guéri par un judéo-chrétien nommé Jacob (probablement le même que précédemment) au nom de Jésus ; il mourut toutefois avant que cette guérison puisse être pratiquée, ce qui réjouit son entourage qui estimait la mort préférable à une telle guérison (cf. Tosefta Hulin II. 22-23 *et al.*) ; (3) la discussion entre Imma Shalom, R. Gamaliel et un philosophe (judéo-chrétien), présenté comme un juge corrompu, citant les Écritures selon son intérêt du moment (TB Shabbat 116 a-b). À ces trois études s'ajoutent un chapitre sur les références aux *guilyonim* (évangiles) et aux « livres des *minim*

(hérétiques) » dans la littérature rabbinique, un chapitre sur les *amei-ha-aretz* et un dernier chapitre sur les synagogues des *amei-ha-aretz*, identifiées par l'auteur, dans certains cas, comme des synagogues judéo-chrétiennes. Il ressort toutefois des définitions présentes dans les textes rabbiniques eux-mêmes que les *amei-ha-aretz*, loin d'être des judéo-chrétiens, sont des Juifs peu scrupuleux en matière de dîmes et de pureté rituelle, qui ne se conformaient pas aux prescriptions des sages (ou autorités rabbiniques) en matière de *halakha* (droit religieux) (cf. p. 352, 368).

J., qui a été formé à l'Université Bar-Ilan en Israël, fait preuve d'une grande érudition et livre au public francophone un véritable état de la recherche – intégrant les travaux des meilleurs spécialistes israéliens – sur des questions souvent complexes et abondamment discutées. Cependant, plusieurs aspects de l'ouvrage laissent à désirer. La fameuse *birkat ha-minim* (littéralement « bénédiction des hérétiques », elle désigne en fait une malédiction prononcée dans le cadre du culte synagogal) est constamment avancée comme l'argument décisif permettant d'affirmer que les judéo-chrétiens commencent à être exclus de la synagogue dans les années 80-90. Or cette « bénédiction » est analysée... en conclusion (cf. p. 411 *sqq.*) ! De plus, des travaux ont montré qu'à l'origine, la *birkat ha-minim* ne visait probablement pas les judéo-chrétiens, mais plutôt les Sadducéens ou les apostats. Certaines versions de la *birkat ha-minim* contiennent le mot *notsrim* (généralement compris comme désignant les nazoréens, ou judéo-chrétiens), mais pas toutes. Quant au terme *minim*, il désigne divers groupes juifs « hérétiques », pas nécessairement les judéo-chrétiens (même s'il désigne aussi ces derniers dans certains cas). En bref, on ignore à quel moment précis la *birkat*

*ha-minim* a inclus les judéo-chrétiens et on ne peut donc l'utiliser comme élément de datation.

Les textes rabbiniques rapportant les histoires de R. Éliézer, d'Éléazar ben Dama et de R. Gamaliel sont eux-mêmes ambigus. S'ils témoignent d'une prise de conscience croissante, dans les milieux rabbiniques, de la menace représentée par les judéo-chrétiens, ils attestent simultanément la proximité des deux groupes et la permanence des contacts. Le premier texte montre de surcroît que, du point de vue de la *halakha*, les judéo-chrétiens ne diffèrent pas des Juifs. Seule l'utilisation du nom de Jésus pour guérir a pu être condamnée comme un acte d'idolâtrie, si on la rapproche de l'emploi du nom divin dans des formules magiques de guérison. Curieusement, aucune allusion n'est faite dans ces textes à la croyance en la messianité de Jésus, ni à aucun contenu doctrinal d'aucune sorte. Ce dernier point n'est pas suffisamment mis en évidence par l'auteur, dont on a l'impression qu'il passe parfois à côté de l'aspect le plus intéressant des textes qu'il étudie. En définitive, les textes restent très évasifs sur les motifs qui conduisent à proscrire les relations avec les judéo-chrétiens, et on ne peut que les deviner (notamment en recourant à d'autres textes, comme ceux qui tournent Jésus et ses prétentions messianiques en dérision).

Tout autre est la situation des *amei-ha-aretz*, décrits comme brutaux, grossiers et ignorants de la *halakha*. Certains textes rabbiniques témoignent d'une véritable haine des sages vis-à-vis d'eux. C'est seulement à partir du III<sup>e</sup> siècle de notre ère que le ton se fait plus conciliant et que les *amei-ha-aretz* sont reconnus comme une composante à part entière du peuple d'Israël. L'auteur mentionne en passant certains facteurs qui jouèrent certainement un rôle crucial dans cette évolution, comme le fait que



les sages accordèrent progressivement moins d'importance à la pureté rituelle et que, leur autorité étant bien mieux établie au début du III<sup>e</sup> siècle qu'au début du II<sup>e</sup>, ils pouvaient se permettre une plus grande tolérance en matière de *halakha* (p. 374-375). On pourrait ajouter que les *amei-ha-aretz* représentaient certainement une partie trop importante du peuple pour qu'on puisse les exclure comme les judéo-chrétiens, beaucoup plus minoritaires selon toute vraisemblance (mais cette question, elle aussi, aurait mérité d'être posée par l'auteur).

Celui-ci a beau affirmer à plusieurs reprises que l'attitude des sages vis-à-vis des judéo-chrétiens est similaire à celle qu'ils adoptent vis-à-vis des *amei-ha-aretz*, on a du mal à le suivre. S'ils sont les uns et les autres confrontés à l'hostilité des sages, leurs cas diffèrent du tout au tout. Alors que les *amei-ha-aretz* sont parfois assimilés aux païens (ce qui est logique vu leur non-observance de la *halakha*), les judéo-chrétiens appartiennent plutôt à la catégorie des *minim*, qui ne sont jamais des païens. Même si au III<sup>e</sup> siècle les *amei-ha-aretz* se retrouveront à l'intérieur d'Israël et les judéo-chrétiens à l'extérieur, il faut insister sur le fait que, dans les textes de la fin du I<sup>er</sup> siècle et du II<sup>e</sup>, les *amei-ha-aretz* sont présentés comme plus extérieurs que les judéo-chrétiens, selon un critère central qui n'est autre que la *halakha*. Si les judéo-chrétiens sont en définitive exclus, c'est que les *minim* sont en réalité pires que les païens, comme l'attestent de nombreux textes. Ces considérations pourraient conduire à remettre en cause un *topos* souvent répété (y compris par l'auteur lui-même), d'après lequel le judaïsme rabbinique n'est pas tant une orthodoxie qu'une orthopraxie. En ce qui concerne les sages des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles, il semble bien que les  *croyances* de certains Juifs leur aient en définitive posé davantage de problème que les *pratiques* ou l'absence de pratique d'autres

Juifs.

En bref, Dan Jaffé nous présente dans ce livre un dossier passionnant comportant de nombreuses surprises pour le non-spécialiste, et l'on ne peut que regretter qu'il n'ait pas toujours su tirer parti des textes qu'il a choisis, ni poser les bonnes questions. À cela s'ajoutent de nombreuses répétitions, ainsi que des maladresses et des fautes de français qui auraient nécessité une relecture. Pour un ouvrage destiné à un large public, c'est dommage.

Katell BERTHELOT

---

Frédéric MANNS, *Un père avait deux fils. Judaïsme et christianisme en dialogue*, Paris, Médiaspaul, coll. « Vivre la Parole », 2004. 21,5 cm. 413 p. ISBN 2-7122-0899-4. € 32.

---

Le titre de cet ouvrage renvoie au mystère du judaïsme et du christianisme, à travers l'allusion à une parabole. M. poursuit ici, en quatre parties, une réflexion abordée antérieurement, en insistant sur l'expérience religieuse. Seule une lecture dialectique des sources est possible.

Dans la première partie, « Le Nouveau Testament », l'auteur affirme en introduction la validité de la lecture juive de la Bible. Sa tâche est de répondre à la question du sens de la Révélation. La mémoire de l'irruption de Dieu dans l'histoire d'Israël est comme « un kérygme originel ». La transcendence de l'initiative divine apporte une valeur universelle au récit. Écartant les excès des méthodes nouvelles, la lecture juive de la Bible illumine la lecture chrétienne. Paul médite dans ses Lettres sur le sens de la révélation à partir de l'expérience de Moïse. « La Torah est une pédagogie qui conduit vers le Christ. » Matthieu voit en Jésus le nouveau Moïse. Pour Marc, Jésus est le Messie qui accomplit les



traditions messianiques d'Israël. Avec la Bible grecque des LXX, le patrimoine hébraïque entre dans l'*oikouménè*. Les communautés juives hellénisées lisent la Bible dans cette version. Puis, la Septante devient le livre de référence de tous les chrétiens. La controverse sépare les communautés. Dans les six chap. qui suivent, M. explique des extraits de Lettres de Paul et des passages des Évangiles synoptiques. Au 2<sup>e</sup> chap., « De la Réalité au Symbole », 2 Co 3, 7-18, il relit le texte pour en discerner les racines juives et les développements ultérieurs. Le symbole du voile dont Moïse se couvrait la tête est décodé. Il représente, en fait, le voile sur le cœur du peuple et prend le sens d'un endurcissement. Paul s'inspire ensuite de textes targumiques et se souvient de la liturgie synagogale. Le symbole du voile n'est pas péjoratif, il renvoie à un usage de la synagogue. D'après les Pères de l'Église, la gloire de Moïse n'annonce pas celle du Christ. C'est à partir de la gloire du Christ qu'il faut situer le rayonnement de la gloire divine sur un seul homme. Nous ne retenons ni le 3<sup>e</sup> chap., dans lequel M. compare « Philippiens 2, 10-11 et la prière juive *Aleynou* », ni le 4<sup>e</sup> chap., « La Parabole des ouvriers de la onzième heure ». Nous nous attardons, en revanche, sur le 5<sup>e</sup> chap. « La Parabole des talents *Wirkungsgeschichte* et racines juives ». La méthode *Wirkungsgeschichte* suit l'histoire des effets du texte dans la littérature postérieure pour en saisir le contenu inexprimé. Cette étude n'exclut pas la recherche des racines juives. L'exégèse des Pères appliquant cette méthode sur la parabole des talents conserve-t-elle des échos des thèmes rabbiniques ? Cette parabole appartient aux paraboles de crise. Les chefs religieux rendent stériles la parole de Dieu. Jésus les avertit du jugement imminent. Les talents ont le sens de la richesse des biens messianiques dont les disciples

sont devenus les intendants. Toutefois, il se pourrait que cette parabole ait été préparée par les commentateurs de Genèse 2, 15. Philon d'Alexandrie propose de comprendre : « Adam fut placé dans le jardin pour pratiquer le bien, pour garder et observer les préceptes. » La version synagogale de la Bible reprendra cette exégèse. Parce qu'Adam n'a pas voulu obéir aux commandements, il est expulsé du Paradis, l'action est son lot. Certains Pères de l'Église admettent l'interprétation juive de Gn 2, 15. Le 6<sup>e</sup> chap. rapporte « Une tradition messianique juive reprise par l'Évangile de Marc ».

En introduction (« La littérature rabbinique : verse et controverse ») à la deuxième partie, « Le judaïsme » – cinq chap. – l'auteur présente le sujet. R. Johanan ben Zakkay, de la première génération des *tannaim*, est le fondateur du judaïsme rabbinique. Ceux-ci, redoutant la disparition de la Torah orale/commentaire des préceptes du Pentateuque, classent les traditions orales, devenues plus importantes. La Mishna en naîtra. La seconde génération est le témoin d'un drame : à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, les Nazaréens, judéo-chrétiens, sont exclus de la Synagogue et les pharisiens ajoutent la bénédiction des *Minim* au *Shemone Esre* qui vise l'empire romain et tous les déviants du judaïsme. Les Pères de l'Église hésitent à parler de dialogue entre les judéo-christianismes et la Synagogue. Il s'agit plutôt d'un affrontement. Au chap. 2, « Il n'y a plus ni juif ni païen », M. expose deux traditions rabbiniques opposées : la première dit que la Torah a été donnée à tous les peuples, la seconde, au seul peuple d'Israël. Quel sens cela a-t-il ? La *Mekilta* de R. Ismaël insiste sur la signification théologique du don de la Torah. Dieu a voulu s'adresser à tous les peuples. D'autres textes tannaïtes confirment cette thèse. Israël est seul bénéficiaire du don de la Torah. Celle-ci,

cependant, est mise à la disposition de tous ceux qui naissent. Les païens sont invités à observer la Torah sans devenir juifs, mais craignant-Dieu. Cet universalisme n'a toutefois rien de messianique. Parce que le christianisme manifeste une vocation universelle, un courant du judaïsme revient à la tradition universaliste du livre d'Isaïe 40-66. La tradition antagoniste de R. Aqiba, qui limite la Torah aux seuls juifs, sera dominante dans la littérature rabbinique. Sans évoquer le chap. 3, « Le Targum de 1 Samuel 2, 1-10 », nous nous intéressons au chap. 4 : « Le thème de la guerre et de la paix dans la liturgie juive ». Dans la prière d'Israël, le thème de la paix, hérité de la bénédiction sacerdotale, a une place importante. La paix nommée pour la première fois dans la liturgie juive vient d'une bénédiction, intitulée *Yoser*. Dieu y est contemplé comme le créateur de la lumière et des ténèbres et l'auteur de la paix. Au chap. 5, « Les quatre qui entrèrent au *Pardes* » l'auteur s'interroge sur le judéo-christianisme. Quelle définition donner aux mouvements judéo-chrétiens ? Ceux-ci sont constitués de juifs qui acceptent Jésus comme Messie et manifestent leur foi dans leur contexte d'origine. La littérature rabbinique parle des disciples de Jésus en employant une terminologie variée, mais ignore en général les judéo-chrétiens. L'édition allemande du Talmud de Babylone, fondée sur le manuscrit de Munich qui cite Jésus, est adoptée pour l'étude de Tosephta *Hagigah* 2, 3, choisi par l'auteur. Le texte rédigé en hébreu, sans rapport apparent avec le christianisme primitif, décrit les difficultés de l'ascension au ciel de quatre personnages qui entrèrent au *Pardes* : Ben Azzai, Ben Zoma, Aher et R. Aqiba. La tradition judéo-chrétienne a relu les thèmes associés au *ma'aseh merkabah* dans *L'Ascension d'Isaïe* et les *Odes de Salomon*. Les chap. 6-11 du premier

écrit élaborent une doctrine sur la transcendence et la préexistence du Christ. Le second écrit exploite le symbole de l'Église-Paradis. Le judaïsme rabbinique pharisien réagit à cette relecture des thèmes apocalyptiques. Les rabbins se soumettent à l'épreuve de l'ascension céleste. L'affrontement avec les Nazoréens conduit les maîtres tannaïtes à renoncer à d'anciennes conceptions menant à la reconnaissance du Messie.

En troisième partie, « Les Pères de l'Église », six chap. L'introduction plaide pour une lecture interdisciplinaire. Du midrash à la lecture typologique et christologique de l'Écriture. Manns consacre le chap. 2 à « Justin », une personnalité du dialogue entre la Synagogue et l'Église au II<sup>e</sup> siècle. Le fondement de sa discussion porte sur l'alliance et sa valeur après la naissance du christianisme. Justin a utilisé la LXX pour écrire le *Dialogue avec Tryphon*. Il suit l'exégèse juive et judéo-chrétienne. La nouvelle alliance a été annoncée par Jérémie 31, 31-32. L'expansion de l'Église parmi les païens, et non dans les milieux juifs, devient une justification en faveur du christianisme. Pour Justin, cependant, le christianisme est l'héritier direct du judaïsme. Mais, l'Église, au I<sup>er</sup> siècle, se voit comme « nation sainte et peuple de Dieu ». Les rabbins entreprennent alors une défense militante de l'alliance et de la Torah. L'auteur traite au chap. 3 « La théologie de Jérusalem chez saint Irénée ». *L'Adversus Haereses* et l'œuvre d'Irénée dans son ensemble, dirigée contre le gnosticisme, est une défense de la tradition chrétienne authentique. Irénée témoigne aussi d'un thème eschatologique existant dans le judaïsme et présent dans l'Apocalypse de Jean : l'établissement d'un règne millénaire du Christ sur terre où les élus partagent sa royauté à Jérusalem. Dans une création renouvelée, les ressuscités parcourront les étapes qui les séparent de l'incorruptibilité parfaite. Irénée reste

fidèle à la lecture littéraire de la révélation. Au chap. 5, « La lecture de l'Écriture chez les Pères du désert ». Près d'Alexandrie, les thérapeutes juifs menaient une vie contemplative. Dans les centres monastiques de Nitrie et de Scété, les Pères du désert, successeurs des *hassidim* persévèrent dans cette vie, lisant l'Écriture, la ruminant. Cette approche est caractérisée par la crainte de Dieu.

Dans la quatrième partie, « Les symboles judéo-chrétiens » (7 chap.) sont décryptés. Ayant reçu l'interdiction de représenter des images, les premiers chrétiens, persécutés, se sont servis de symboles. Mentionnons « Le Trône de gloire », « Le Bâton de Moïse », « Le Symbole du Serpent ».

Dans une « Conclusion générale », l'auteur se demande quelle continuité il y a entre le Dieu de l'Exode et Jésus, le Serviteur souffrant ? Les judéo-christianismes se sont placés dans la continuité de la tradition juive. Les écrits paléochrétiens ne se différencient pas de la littérature juive. La lecture du Premier Testament se fait pourtant à partir de la foi en Jésus. L'élection d'Israël – qui reste la racine – doit atteindre toutes les nations. La réconciliation entre l'Église et Israël ne pourra néanmoins être véritable « sans une reconnaissance de la racine sainte et de la Seigneurie du Christ ».

M., franciscain et professeur de judaïsme et de NT à la Faculté des Sciences bibliques de Jérusalem, est spécialiste des relations entre le judaïsme et le christianisme primitif. Dans ce livre, il maintient une position orthodoxe. Savant, profond, aride parfois, cet ouvrage doit être particulièrement recommandé à des lecteurs érudits.

Elisabeth COUTEAU

---

Heinrich et Wiebke MEIER, éd., *Gershom Scholem et Leo Strauss. Cabale et philosophie, correspondance 1933-1973*. Traduit et présenté par Olivier SEDEYN, Paris/Tel-Aviv, éd. de l'Éclat. 2006. 18 cm. 216 p. ISBN 2- 84162-124-3. € 18.

---

La correspondance – *Cabale et philosophie 1933-1973* – entre Gershom Scholem (1897-1982) et Leo Strauss (1899-1973), composée de 80 lettres, s'étend sur quarante ans. Ces lettres, pour la plupart envoyées de Jérusalem et de Chicago, de Paris et de Londres pour un petit nombre, sont essentiellement rédigées en allemand (24 sont en anglais). De 1935 à 1950, on note un silence de quinze ans et l'absence de référence à la Shoah. On ne compte qu'une seule lettre en 1958 comme en 1959. 1973 est l'année la plus féconde avec 10 lettres. Cette correspondance permet de comparer deux penseurs du xx<sup>e</sup> siècle de premier ordre. G. Scholem bouleverse l'image dominante du judaïsme en faisant de la mystique juive et de la cabale un élément central de l'histoire juive. L. Strauss consacre sa vie à l'étude et à la redécouverte de la philosophie politique classique. S'il n'est pas croyant, il n'a cependant cessé de réfléchir au « problème juif » et a été attentif au défi jeté par la Révélation au philosophe. Le sionisme rencontre alors la question des racines religieuses du peuple juif qu'il tend à marginaliser par adhésion au modèle de l'État à réaliser. La réflexion sur le problème théologico-politique est peut-être identique, chez Strauss, à la philosophie politique dans la mesure où la « théologie » est inséparable de la politique en dépit du credo libéral. G. Scholem et L. Strauss s'engagent tous deux dans le sionisme politique et manifestent leur indépendance à l'égard du dogmatisme de Max Nordau et du « judaïsme affectif » de Martin Buber.

G. Scholem est né à Berlin d'une famille d'imprimeurs silésiens, un milieu assimilé avec lequel il rompt. Passionné dès l'adolescence par l'étude de l'hébreu et du judaïsme, il en devient rapidement un spécialiste distingué. Il suit des cours de mathématiques et de philosophie aux universités de Berlin, Iéna et Berne, puis soutient un doctorat sur la cabale en 1922 à Munich. À cette époque (1915-1922), il se lie d'une grande amitié avec Walter Benjamin. G. Scholem émigre en Palestine en 1923, y devient bibliothécaire en 1925, chargé de cours en 1927. Professeur à partir de 1932 à la nouvelle université hébraïque de Jérusalem, il y enseigne jusqu'en 1967 et préside l'Académie d'Israël de 1968 à sa disparition. Il publie constamment, études et livres. Les plus connus sont *Les Grands Courants de la mystique juive* en 1941, *Les Origines de la Kabbale* en 1948, *La Kabbale et sa symbolique* en 1960, les six volumes des *Judaica*. L. Strauss est issu d'une famille de commerçants de stricte observance, vivant dans la campagne de Hesse. Il suit également des cours de mathématiques et de philosophie à l'université. Il passe un doctorat de philosophie en 1921 à Hambourg. De 1921 à 1932, il publie des articles dans les revues sionistes. Strauss obtient un poste de chercheur à l'académie juive de Berlin et y rencontre Franz Rosenzweig, Martin Buber, Scholem, Benjamin. Il travaille à un premier ouvrage sur la critique spinoziste de la religion, s'occupe de l'édition du jubilé des oeuvres de Moses Mendelssohn. Du livre sur Spinoza, il est conduit à l'analyse de Maimonide et de Hobbes, deux sources du philosophe. Paraissent : en 1935, *La Philosophie et la Loi* ; en 1936, *La Philosophie politique de Hobbes, son fondement et sa genèse*. En France en 1932, il émigre aux États-Unis en 1938 et devient en 1948 titulaire d'une chaire de philosophie politique à l'université de

Chicago. Il publie entre 1948 et sa mort une dizaine d'ouvrages dont *De la tyrannie, La persécution et l'art d'écrire, Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, *Le Libéralisme antique et moderne, Le Socrate de Xénophon*. D'autres ouvrages paraîtront après sa mort, tel *Sur le Banquet de Platon*. La correspondance des deux écrivains, d'abord assez formelle, ne devient amicale et plus profonde qu'après un voyage à Chicago de Scholem et de son épouse en 1949. Mais cette amitié n'a pas le caractère « d'un échange véritable de pensées ». G. Scholem et L. Strauss s'estiment ; Scholem n'a peut-être toutefois jamais pénétré la pensée de Strauss. Ce dernier manifeste son estime en prenant souvent l'initiative d'une demande d'explication. Il comprend l'altérité de Scholem et de son objet d'études, sans modifier sa position. L'influence de l'un sur l'autre n'est pas sensible. Sur plusieurs plans, cette correspondance peut sembler d'une importance minime en comparaison de l'œuvre des deux auteurs. Ceux-ci mènent un combat dans leurs disciplines respectives. Scholem se bat contre la conception de l'histoire fondée sur l'idée de progrès qu'incarne la *Wissenschaft des Judentums*, la « Science du judaïsme ». Il étudie « l'irrationnel » ; Strauss combat l'historicisme et une science sociale qui refuse de porter des jugements de valeur. Ils combattent ainsi les « Lumières » modernes auxquelles ils opposent les « Lumières » mystiques et messianiques d'une part, médiévales et antiques d'autre part. Strauss affirme dans cette correspondance qu'il ne comprend pas la mystique, ni ce qu'est une expérience subjective de Dieu. Il a examiné le métier d'historien de la philosophie et assure qu'il faut tenter de comprendre un écrivain « tel qu'il se comprenait lui-même » en s'appuyant sur ses questions, sa manière d'écrire, en relation à son époque seulement ensuite.

L'attitude historiciste suppose que l'historien peut comprendre l'auteur *mieux qu'il ne s'est compris lui-même* sous prétexte de « progrès ». Strauss comme Scholem ressentent l'absurdité de la notion de progrès. Pour ce dernier, la tradition juive reste « un trésor vivant » et la source d'idées nouvelles. « La cabale et le messianisme sont [...] revivifiants à l'intérieur du judaïsme. » La philosophie juive apparaît à Scholem comme « une greffe extérieure » d'origine grecque. Le judaïsme n'est pas réductible à une religion de la raison, la mystique juive se caractérise par l'opposition à la loi, liée à l'espérance messianique. La volonté de Strauss de scruter les Lumières l'amène à « sortir de l'orbite de la conception du monde » moderne. Il retrouve ainsi la richesse et mesure la légitimité de l'approche prémoderne. Ce retour s'accompagne d'« une radicalité » que le philosophe trouve chez Platon et Aristote, rebelles à toute soumission intellectuelle. L'enseignement de la Révélation biblique est contraire à la philosophie mais attaché aux nécessités de la relation de la philosophie au pouvoir politique. La conscience de l'imperfection de la politique incite Strauss à se tourner vers la pratique de la philosophie. S'inspirant de Maimonide, il fait du messianisme juif une restauration politique et ne souscrit pas, à la différence de Scholem, à l'interprétation cabalistique de l'époque moderne qui souligne l'aspect « utopique » et apocalyptique des temps messianiques.

Chercheurs libres, Scholem et Strauss participent à une même aventure intellectuelle et politique, mais ne prétendent pas être inventeurs de leur être et de leur œuvre. On relève la présence d'une annotation et d'un index des noms propres.

Élisabeth COUTEAU

---

## HISTOIRE

---

Christian BADILITA et Charles KANNENGIESSER, éd., *Les Pères de l'Église dans le monde d'aujourd'hui. Actes du colloque international organisé par le New Europe College, en collaboration avec la Ludwig Boltzmann Gesellschaft*, Bucarest, 7-8 octobre 2004, Paris/Bucarest, Beauchesne/Curtea Veche Publishing, 2006. 22 cm. 341 p. ISBN 2-7010-1492-1. € 24.

La place des Pères de l'Église (ou plutôt des théologiens de l'Antiquité, car Origène n'est pas *stricto sensu* un Père) dans la théologie et, plus largement, dans la réflexion contemporaine, ont depuis plusieurs années été le sujet de nombreuses réflexions. Celles présentées dans ce volume ont fait l'objet d'un colloque international, regroupant des patristiciens débutants ou confirmés. Les contributions sont réparties en trois rubriques : (1) actualité des Pères ; (2) le monde d'aujourd'hui et les Pères ; (3) théologie et patristique au xx<sup>e</sup> siècle. De qualité très inégale, ces articles sont de style également très divers : fidèles à eux-mêmes, un certain nombre d'universitaires présentent des dossiers précis et intéressants, mais le lien avec le monde d'aujourd'hui n'y fait l'objet que de brèves ouvertures ; c'est, par exemple, le cas de l'étude de M. ALEXANDRE, consacrée à « La redécouverte d'Origène au xx<sup>e</sup> siècle » ou de celle de M. DULAEY sur « Lazare, la Samaritaine et la pédagogie des Pères ». D'autres participants au colloque ont tenté de miser plutôt sur la carte actuelle, mais restent alors sur un plan très général ; ainsi J.-R. ARMOGATHE tente-t-il de comparer la situation des apologistes chrétiens et la nôtre, s'autorisant pour ce rapprochement des thèses de E. R. Dodds, pour-

tant largement remises en question dans la recherche actuelle ; dans un style différent, A. JAKAB cherche à présenter la prière patristique comme un modèle, mais le fait en se contentant de citer un certain nombre de textes. Quelques contributions répondent tout de même au titre de l'ouvrage : celle de C. KANNENGISSER, qui s'intéresse à l'avenir de l'herméneutique bibliques des Pères ; celle de V. S. CLINTOC et M. D. CRUCERU, sur la pertinence d'Augustin pour aujourd'hui ; l'œuvre de plusieurs théologiens orthodoxes (D. STANILOAE, J. ZIZIOULAS, le mouvement du *Buisson ardent*) est aussi examinée sous l'angle de leur rapport aux Pères, mais sans grand approfondissement – aucun éclairage n'est donné en écho sur d'autres formes du christianisme contemporain, sinon dans la contribution de M. RIZZI, « Patristics and Political Theology in the 20th Century ».

L'ouvrage souffre d'un sérieux manque de toilettage : fautes d'orthographe et de grammaire, mots en trop ou manquants ne sont pas rares dans les contributions présentées par des non francophones et nuisent parfois au sens. L'espacement variable des lignes dans certaines contributions ne facilite pas la lecture.

Rémi GOUNELLE

---

Philippe HENNE, *Introduction à Hilaire de Poitiers, suivie d'une anthologie*, Paris, Cerf, coll. « Initiations aux Pères de l'Église », 2006. 22 cm. 238 p. ISBN 2-204-07871-9. € 25.

---

Après avoir publié, en 2004, une *Introduction à Origène*, H. se propose maintenant d'initier les étudiants de premier cycle et un public élargi à la vie et à la pensée d'Hilaire de Poitiers. Cet évêque du IV<sup>e</sup> s. à qui l'on doit notamment des traités majeurs sur les ques-

tions trinitaires, n'avait jusqu'ici pas fait l'objet d'introductions vulgarisées (si l'on excepte le recueil de textes d'A. Blaise, signalé p. 215) ; ce livre comble donc un manque.

L'ouvrage est structuré en trois parties, suivant le parcours d'Hilaire : « De la conversion à l'épiscopat », « Le combat pendant l'exil », « La restauration et les nouvelles fondations ». La carrière d'Hilaire y est présentée avec concision et clarté, et située dans le contexte sociopolitique et théologique de son temps. Mais on peut regretter qu'H. présente l'arianisme de façon si conventionnelle et caricaturale, reliant l'arianisme de Valens et Ursace à Arius qui « niait la divinité du Christ » (p. 38) et parlant de « virus arien » (p. 39) ; cet ouvrage de vulgarisation aurait pourtant été une bonne occasion de présenter les acquis de la recherche sur des systèmes doctrinaux plus fins qu'on ne l'a longtemps pensé. De plus, l'exposé n'est pas toujours fiable. Ainsi, p. 130, considérer les *Institutions divines* de Lactance comme un essai de « poésie sacrée » est pour le moins surprenant ; à la page suivante, la citation de la *Lettre* 22 de Jérôme est employée à contresens, etc.

L'« anthologie », dans laquelle on ne trouve aucun extrait des *Hymnes* d'Hilaire, est du même type que dans l'*Introduction à Origène* : il s'agit du dossier des principales sources, citées en fonction de leur ordre d'apparition dans l'introduction, et non d'un recueil de documents exploitables dans d'autres contextes. De façon surprenante il n'est fait presque aucun renvoi à ces textes dans l'introduction. Il aurait été plus pratique de citer ces sources au fur et à mesure de leur mention dans l'introduction, éventuellement en un corps plus petit, plutôt que d'obliger sans cesse le lecteur à tourner les pages de ce vol. pour passer de l'introduction aux citations.



L'ouvrage s'achève par une bibliographie, des « jalons chronologiques », une carte de la Phrygie (une carte de la Gaule aurait aussi été utile) et une liste des documents de l'anthologie, classée par auteur, puis dans l'ordre où ils sont cités.

Rémi GOUNELLE

---

Athanase, Grégoire de Nysse, *Le Mystère du Christ. Contre Apollinaire (IV<sup>e</sup> s.), le défi d'un Dieu fait homme*, Introduction, traduction, notes, index par Raymond WINLING, Paris, Migne, coll. « Les Pères dans la foi 89-90 », 2004. 20 cm. 316 p. ISBN 2-908587-51-3. € 25.

---

À la suite de la définition conciliaire de Nicée en 325, la réception de l'« *homousios* » a suscité bien des polémiques et des réactions tout au long du IV<sup>e</sup> siècle et encore après. Parmi ces réactions, l'évêque Apollinaire de Laodicée tend à exagérer la question du rapport des deux natures du Christ, dans le sens d'un effacement de sa nature humaine. C'est cette controverse due aux propos d'Apollinaire, que ce nouveau vol. de la coll. « Les Pères dans la foi » tient à faire connaître à un large public, selon les désirs des promoteurs de cette collection.

L'ouvrage est organisé selon l'habitude en plusieurs sections. Une introduction écrite par le professeur R. Winling, retrace les principales observations possibles sur la personne et l'œuvre d'Apollinaire (né vers 300-310, mort vers 395). Après cette rapide esquisse biographique, nous est présentée la manière dont les historiens ont commencé à s'intéresser à la doctrine apollinariste à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis W. nous aide à comprendre la difficile question des sources dans la mesure où, Apollinaire ayant été condamné comme hérétique,

ses œuvres ont subi pour une grande part le phénomène de la *condamnatio memoriae*. Sur ce point il semble que les études ne semblent pas avoir beaucoup évolué depuis les hypothèses d'Henri de Riedmatten (voir *Studia Patristica* II, 1957, p. 208-234). Les pages 28 à 44 de cette même introduction permettent au lecteur d'entrer avec des clefs de compréhension pertinentes dans les œuvres qui suivent.

En premier lieu la lettre d'Athanase d'Alexandrie à Epictète, puis en deuxième lieu deux petits traités attribués à Athanase, *De l'Incarnation*, *Contre Apollinaire*, enfin la synthèse dogmatique de Grégoire de Nysse, *Réfutation de l'apodeixis d'Apollinaire*. C'est certainement la traduction de ce traité de Grégoire de Nysse qui mérite la plus grande attention. Nous retrouvons évidemment la qualité littéraire et rhétorique du docteur de Cappadoce et, du point de vue théologique, toute sa sagacité dans l'analyse et la controverse face à des questions aujourd'hui encore vives : la souffrance du Christ en sa Passion atteint-elle l'immutabilité de la nature divine ? Dans toutes les affirmations qui sont posées dans ce traité, nous avons explicitement en germe tout le débat du V<sup>e</sup> siècle entre les positions de Théodore de Mopsueste et celles de Cyrille d'Alexandrie. Ainsi cet opus apporte-t-il une contribution non négligeable à la recherche contemporaine autour des joutes chalcédoniennes.

Pour les lecteurs habitués à la coll., ils retrouveront à la fin les index nécessaires : biblique, onomastique, thématique, ainsi qu'une bibliographie dont le titre le plus récent concernant la question – les traductions mises à part – est de 1971 ! Enfin, pour les connaisseurs, nous soulignerons la nuance fort judicieuse dans le glossaire (p. 286) où concernant Antioche la mention d'école est mise entre parenthèses, l'auteur précisant qu'il s'agit d'un mouvement



de pensée plutôt que d'une institution organisée.

Bref, ce vol. permet de faire le point de manière substantielle, avec des textes fondamentaux à l'appui, sur une question un peu oubliée dans un dossier brûlant.

Philippe MOLAC

---

Allan D. FITZGERALD, *Saint Augustin. La Méditerranée et l'Europe, IV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Marie-Anne VANNIER, éd., Paris, Cerf, 2005. 23 cm. lli-1491 p. ISBN 2-204-07339-3. € 120.

---

Retracer, sous la forme d'une encyclopédie, « la vie, la pensée, l'œuvre, l'influence d'Augustin et les thèmes marquants de son œuvre », tel est le pari qu'a voulu tenter le patrologue américain Allan D. Fitzgerald dans *Augustine Through the Ages: An Encyclopaedia*, parue dans le Michigan en 1999. Traduit en 2001 en espagnol, en cours de parution en italien et maintenant disponible en français, cet ouvrage monumental compte désormais vingt-cinq contributions de plus que son original (liste p. xi), un dossier iconographique sur Augustin (entre les p. 684 et 685) et une bibliographie enrichie (mais insuffisamment, cf. plus bas). Au fil de l'ouvrage, plusieurs tableaux aideront le lecteur à s'orienter dans l'œuvre d'Augustin : une liste récapitulative des titres, des éditions et des traductions de ses œuvres (p. xxxi-xxxvii), une liste des dates de composition probable de ces textes (p. xxxviii-xliv), un inventaire des sermons (p. 1326-1348) et une chronologie de la vie d'Augustin (p. 1465-1467).

Les articles de cette encyclopédie portent sur les sources de la pensée d'Augustin (« Influences chrétiennes », « Influences classiques », « Cicéron », etc.), ses œuvres, les personnes avec lesquelles il a été en contact, les principaux thèmes théologiques, spirituels et

éthiques qu'il a développés, ainsi que leur postérité. Sur ce dernier point, les informations sont réparties à la fin d'articles consacrés à des thèmes précis et dans quelques contributions spécifiques, à vrai dire peu nombreuses ; les titres de ces articles sont parfois surprenants : à côté des entrées de facture classique comme « Heidegger », « Théologie moderne » ou « Troeltsch », on trouve « Cinquième siècle » – il n'y a pas d'entrée « Sixième siècle » – ou « Rayonnement des Règles augustiniennes » (un art. qui aurait dû, à notre sens, être classé pour le lecteur francophone sous « Règles augustiniennes. Rayonnement », de même que l'art. « Système du droit romain » aurait dû être classé sous « Droit romain »). La présentation qui est faite de la postérité augustinienne est, à nos yeux, un peu trop centrée sur l'héritage authentique d'Augustin chez des grands auteurs : il n'est presque pas question des nombreux sermons qui ont circulé à tort sous le nom d'Augustin au cours du Moyen Âge (sinon p. 920-921, dans l'art. « Manuscrits »), et aucun article n'est consacré au phénomène de pseudépigraphe qui explique leur circulation et qui est un témoignage important de la postérité de la figure d'Augustin ; d'autre part, le dossier iconographique ajouté dans l'édition française ne s'accompagne curieusement d'aucune entrée thématique correspondante, et ce malgré les travaux de Pierre et de Jeanne Courcelle sur l'iconographie d'Augustin.

Contrairement à ce que prétend l'éditrice de la version française (p. xi), la bibliographie n'a pas été entièrement mise à jour, quand bien même elle prend sporadiquement en compte des titres récents (jusqu'en 2004), ni systématiquement adaptée au lectorat francophone. Ainsi, la traduction française de l'ouvrage de O'Meara, publiée à Fribourg en 1988 sous le titre *La*

*jeunesse de saint Augustin* est-elle omise dans l'article « Confessions » ; celle de l'étude de Brown de 1988, parue en français sous le titre *Le renoncement à la chair* en 1995, n'est pas signalée (p. xx). L'édition du sermon 176 par G. Partoens dans la *Revue des Études Augustiniennes* 49 (2003), p. 85-122 aurait méritée d'être indiquée, etc. Plus dommageable est l'absence de la réédition, avec de précieux appendices, de *la Vie de saint Augustin* de Peter Brown, parue en anglais en 2000 et en français en 2001 ; si son omission est compréhensible dans la forme originale de l'encyclopédie, parue en 1999, son absence dans le présent ouvrage est difficilement justifiable.

Un certain nombre de défauts, certes secondaires, montrent que l'ouvrage n'a pas fait l'objet d'une relecture suffisamment attentive : le tableau des œuvres d'Augustin (p. xxxi-xxxvii), énumère, dans la colonne « traductions françaises », les tomes de *The Works of Saint Augustine. A Translation for the 21st Century* ; dans ce même inventaire, la mention « Pléiade » sans plus de précision est obscure pour le lecteur non initié, sachant qu'elle est absente de la liste abrégée des références bibliographiques ; l'abréviation indiquée pour *La Cité de Dieu* est surprenante, car il s'agit du titre français, alors que, pour les autres œuvres, une forme abrégée du titre latin est proposée ; le rejet entre parenthèses des articles et des prépositions à la suite des titres traduits, probablement pour faciliter la localisation des contributions qui leur sont consacrées dans l'encyclopédie (par ex., *Grâce du Nouveau Testament [Sur la]*, *Symbole aux catéchumènes [Sermon sur le]*) rend la colonne des traductions françaises peu lisible. D'autre part, la disposition des titres, dans le tableau des dates de composition des œuvres (p. xxxviii-xliv), a de quoi laisser perplexe un francophone : qui irait chercher le *Contra*

*nescio quem Donatistam* entre le *De natura et gratia* et le *De nuptiis et concupiscentia* ou les *Acta contra Fortunatum* à la lettre F ? Par ailleurs, des incohérences subsistent dans les titres d'ouvrages (p. 240 : *Civitate Dei*, *De*, heureusement corrigé ailleurs en *De Civitate Dei*) et nous avons cherché en vain l'entrée « Sermon sur le sac de la ville de Rome (*De Excidio Urbis Romae*) » auquel renvoient plusieurs articles. Enfin, plusieurs contributions auraient mérité d'être relues plus attentivement, pour en éliminer les traces de l'original anglais, parfois trop perceptibles (par ex., p. 708 : « une exégèse rapide, non empruntée à d'autres auteurs répond à la question de savoir pourquoi... ») ou des erreurs manifestes (par ex., p. 507 : « Augustin, qui a toujours interrogé l'Écriture ou la tradition à aucune interrogation »).

Malgré une mise à jour partielle et un toilettage insuffisant (et son prix élevé, 120 €), cet ouvrage sera très probablement un instrument de travail utile pour les étudiants en histoire de l'Antiquité ou en théologie. Les articles plus ou moins approfondis de cette encyclopédie leur permettront de se familiariser avec la pensée d'Augustin. Espérons toutefois qu'elle les conduira à s'intéresser, par-delà cette grande figure, à ses contemporains moins célèbres, mais non moins importants pour l'histoire du christianisme ancien, et sur lesquels il y a encore beaucoup de recherches à mener.

Rémi GOUNELLE

---

SAINT THOMAS D'AQUIN, *Le verbe incarné en ses mystères. T2, La vie du Christ en ce monde : Somme théologique IIIa q. 40-45*, nouvelle éd., trad. fr., notes et appendices J.-P. TORRELL, Paris, Cerf, 2004. 20 cm. 376 p. ISBN 2-204-07406-3. € 39.

---

Sous la conduite du père Jean-Pierre Torrell se poursuit donc la réactualisation de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin, dans son édition de la *Revue des jeunes*, édition publiée sous forme de petits fascicules pendant la période de l'entre-deux-guerres.

Ce fascicule de la nouvelle édition contient les questions 40 à 45 de la IIIa pars, c'est-à-dire une partie du déploiement christologique de la *Somme*. Il fait suite à deux vol. déjà parus : q. 27-34 (le Christ avant sa naissance terrestre) et q. 35-39 (le Christ de sa naissance à son épiphanie baptismale). Si les deux précédents vol. abordent la question de l'entrée du Christ dans le monde (*ingressus*), celui-ci parle de la manière dont le Christ s'est présenté et a vécu au cœur du monde (*progressus*) : sa vie parmi les hommes (q. 40), les tentations qu'il a subies (q. 41), son enseignement (q. 42) et les miracles par lui accomplis (q. 43-44). Une question spéciale est dévolue à l'épisode de la Transfiguration (q. 45), ce qui permet d'une certaine façon de constater que sur ce point – tout comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs –, saint Thomas est dans la continuité des Pères et, plus particulièrement, des Pères grecs.

La première partie de ce vol. est consacrée à la présentation et à la traduction du texte thomasien (p. 11-179). La deuxième partie (p. 181-337) est d'une extrême richesse. Composée de trois appendices, elle est le fruit d'un travail minutieux et patient d'un fin connaisseur de saint Thomas. Tout d'abord un temps de notes explicatives (appendice I) relatives à chaque art. de chaque question, donne des repères de compréhension et d'analyse, permettant souvent de resituer le point précis abordé par le Docteur angélique dans l'ensemble plus vaste de la *Somme*, et renvoyant à des études qualifiées d'un large panel d'auteurs férus en doctrine thomasienne, dont certains contempo-

rains connus ou prometteurs. Des renseignements techniques (appendice II) permettent de saisir trois grandes questions théologiques sous forme de « dossiers » : la vie contemplative, la réalité des tentations de Jésus, des éléments pour une théologie du miracle ; là encore nous ne pouvons que saluer l'extrême précision et érudition de l'auteur de ces notes et l'abondante bibliographie dont il nous gratifie pour deux des dossiers (on peut regretter qu'il n'y en ait pas concernant les tentations de Jésus). Enfin des textes choisis (appendice III) empruntés à d'autres lieux dans les œuvres de saint Thomas, viennent compléter ce travail scientifique de premier choix.

Une bibliographie (succincte) et des tables analytiques, biblique en particulier, viennent clore ce vol., ce vol. uniquement, car nous attendons du père Torrell la suite.

Philippe MOLAC

---

Michael Peter BACHMANN, *Drogo de Altovillari, Discussio litis super hereditate Lazari et Marie Magdalene. Ein Streitgedicht des 13. Jahrhunderts*, Berne, Peter Lang, coll. « Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters 34 », 2002. 21 cm. 332 p. ISBN 3-906769-51-8. € 59,30/CHF 86.

---

De l'avis même de l'auteur, Drogon n'est pas un second Ovide. Le chanoine de Reims écrit au cours du XIII<sup>e</sup> siècle une série de textes essentiellement pour l'usage scolaire, des épitaphes, qui sont des travaux de commande, et quelques commentaires juridiques.

Le cœur du présent ouvrage, version remaniée d'une thèse de philosophie, nous livre l'édition d'un poème, en latin avec traduction allemande en vis-à-vis, ayant pour objet une dispute juridique fictive entre Marie-Madeleine et Lazare.

Marie prétend que Lazare, une fois mort, ne saurait récupérer sa part d'héritage sous prétexte d'être ressuscité, cas non prévu par la législation. Lazare, au contraire, soutient que la simple vie physique ne vaudrait rien sans biens pour en jouir, et que Dieu ne saurait accorder l'un sans l'autre. Tous deux en appellent à Saint-Louis qui donne raison à Marie, mais l'oblige à pourvoir aux besoins de son frère. Lazare fait appel devant l'empereur qui confirme le jugement du roi mais use de sa prérogative impériale pour accorder à Lazare sa part d'héritage par « dispense ».

L'auteur, dans son introduction, après des considérations éditoriales, historiques et philologiques, soulève essentiellement des questions juridiques. Drogon, débordant de louanges pour Louis IX, place cependant clairement celui-ci sous la préséance de l'empereur ce qui pose le problème de l'étendue du droit romain. Par contre, devant les disparités régionales du statut de la femme et du droit d'héritage médiéval, il est étonnant que Bachmann ne soulève pas le fait que Marie en tant que femme puisse plaider – et gagner – sa cause.

Sur le plan théologique, la dispute se situe dans le cadre des controverses entre séculiers et mendiants autour de l'idéal de pauvreté – auquel Marie exhorte son frère. La sœur de Lazare, habituellement associée à la vie contemplative, est montrée ici en maîtresse femme, défendant âprement son bien terrestre. Elle compare la mort aux vœux monastiques : dans les deux cas, les conséquences juridiques, comme la perte de tout droit à l'héritage, ne sauraient être réversibles. Lazare, par contre, compare sa mort à la répudiation d'une femme par son mari : si l'épouse s'amende de sa mauvaise conduite, son mari peut la reprendre.

L'ensemble de la présentation, l'édition, la traduction et le commentaire du poème occupe environ la moitié de l'ou-

vrage. Il est suivi de quelques autres textes non encore édités de Drogon, en latin et sans traduction, d'une liste des *incipit* de tous les textes qui lui sont attribués, avec leurs références respectives, d'une bibliographie et d'un index.

Cette deuxième partie ne présente un intérêt que pour le spécialiste de la littérature latine du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que la première aurait mérité d'être éditée à part, à l'attention d'un plus large public.

Waltraud VERLAGUET

---

Gabriele KAPS, *Zweisprachigkeit im paraliturgischen Text des Mittelalters*, Berne, Peter Lang, coll. « Studia romanica et linguistica 31 », 2005. 21 cm. 274 p. ISBN 3-631-53960-6. CHF 75/51,50 €.

---

Quand les auteurs du Moyen Âge introduisent des éléments vernaculaires dans certains textes liturgiques, ce n'est pas par simple souci de se faire comprendre par des laïcs qui ne maîtrisent pas le latin. K. défend la thèse que le bilinguisme médiéval obéit au contraire à des motivations plus complexes. Elle présente une série d'exemples : *Laudes regiae* de Soisson (fin VIII<sup>e</sup> s.), *Alba* de Fleury-sur-Loire (fin X<sup>e</sup>-début XI<sup>e</sup> s.), un cantique de l'Annonciation *Mei amic e mei fiel, laisat estar lo gazel* (fin XI<sup>e</sup> s.), ainsi que des drames liturgiques : *Sponsus* de Limoges (XI<sup>e</sup> s.), *Suscitatio Lazari* (fin XI<sup>e</sup>-début XII<sup>e</sup> s.), *Ludus super Iconia Santi Nicolae* (fin XI<sup>e</sup>), *Ludus Danielis Belouacensis* (début XIII<sup>e</sup> s.), *Ordo repraesentacionis Ade* (XII<sup>e</sup> s.) et *Ludus Paschalis* (XIII<sup>e</sup>). Chaque fois K. donne le texte (sans traduction), suivi de quelques indications quant à l'édition, la datation, le contexte historique et le genre littéraire. Puis c'est au cours d'une analyse serrée de l'écrit, souvent mot par mot, qu'elle cherche à déterminer l'in-

tention profonde du bilinguisme qui est mis en jeu.

Dans le plus ancien des exemples, les refrains en langue vernaculaire cherchent à impliquer la foule dans le mouvement de la prière. Dans le cantique de l'Annonciation, forme lyrique très complexe avec de multiples références tant à la poésie religieuse et profane en latin qu'aux chants des troubadours, le vernaculaire est utilisé pour favoriser l'identification émotionnelle du spectateur, tandis que les strophes latines expriment de préférence des motifs religieux et théologiques. Cette tendance se vérifie dans les drames liturgiques ultérieurs. Ils sont probablement écrits directement en bilingue. Les changements de langue correspondent à des changements de

registre : le vernaculaire doit favoriser l'implication subjective tandis que les parties latines garantissent l'inscription liturgique.

L'ensemble comporte une bibliographie, mais malheureusement pas d'index, les notes sont données en bas de page. Certains passages auraient mérité une traduction pour rendre le texte accessible à un plus large public, puisque l'intérêt du livre dépasse le seul cercle des études romanes. En effet, tout au long de l'ouvrage, le lecteur est amené à saisir, quasiment sur le vif, les mécanismes et les motivations qui ont présidé à un changement de paradigme de la culture religieuse au cours du Moyen Âge.

Waltraud VERLAGUET